

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°22
STALLONE
Haute Sécurité
CAPTAIN AMERICA
L'ARME FATALE II
BOND:
Permis de Tuer
M 3226 - 22 - 20,00 F
3793226020002 00220
elgique: 146FB - Canada: $ 5,75 - Espagne: 550 Pts
Suisse: 6,50 F - RCI: 1510 CFA
BATMAN


60
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
SPECIAL MECHANTS
Terminator, Darth Vader, Freddy, Jason, Alien, Leatherface, etc...
Les Suites de l'été:
FREDDY
RE-ANIMATOR
S.O.S. FANTOMES
STAR TREK
VENDREDI 13
M 2016 - 60 - 20,00 F
3792016020000 00600



HEROS

SOMMAIRE



HAUTE SECURITE, p. 6.



BATMAN, p. 12.



PERMIS DE TUER, p. 24.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédac'chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction** : Nick D'Auria. **Maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Marcel Burel, Alain Charlot, Nick D'Auria, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collabo** : Gilles Boulenger, Betty Chappe, Cyrille Giraud, Catherine Pétroff, Hervé Naguet, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New York), Cynthia Biret (Los Angeles), Alberto Farina (Rome), Sylvester Stallone (Sing Sing) et Arnold Schwarzenegger (Planète Mars).
Composition : Les Folies Mansart. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : Août 1989. **Commission paritaire** : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 22. Tiré à 70.000 exemplaires.
Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Daniel Bouteiller, Véronique Bourez, Denise Breton, Michèle Darmon, DDA, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, GCR, Laura Gouadain, Anne Lara, Priscilla McDonald, Marie-Christine Malbert, Jean-Baptiste Meyer, Joëlle Rameau, Mario Saghié, Robert Schlockoff, Joyce Wagner.

EDITORIAL

L'été, les vacances, le Bicentenaire de la Révolution, Mourousi arborant un bonnet phrygien à la une d'un magazine TV, embouteillage monstre aux péages des autoroutes. Embouteillage dans les kiosques au rayon cinéma. Et il est fréquenté ce rayon, jusqu'à saturation. Si encore toutes les causes de ce bouchon valaient les centimètres carrés envahis. Non. Certains pensent que balancer des photos, caviarder les titres de calembours nauséeux, délayer à perdre son souffle, mépriser le lecteur "moyen" peut s'avérer payant. Le nivellement par le bas a maintenant ses chantres. Le cinéma d'évasion mérite mieux que de tomber dans les pattes d'individus qui ne savent que dire : "ouais, ce film est bon parce que les acteurs sont épatants, les images belles et la musique mélodieuse". Autant se regarder les testicules à la loupe. Toujours au chapitre "ici on pourfend", la braderie des sorties de l'été fait des ravages. Les années précédentes, les navetons fantastiques pullulaient. Juillet-Août 89 propose **Dr. Jekyll & Mr. Hyde** (dont l'affiche ne donne vraiment pas envie d'investir 35 balles) et **Le Repaire du Ver Blanc** (pas si mal qu'on le dit). Il faut attendre fin août pour découvrir un truc incroyable, effrayant et stylisé, **Calme Blanc** de l'australien Phillip Noyce, produit par George Miller (le bon, celui des **Mad Max**). Deux bateaux de plaisance, un couple déchiré par la mort de leur gosse, un psychopathe... Brrr. Des sueurs froides sur une mer chaude. Sorti de **Calme Blanc**, calme plat. Une mer d'huile que ne viendront même pas agiter le cul et les nichons façon Everest de Serena Grandi dans une cochonnerie classieuse mais absente cet été de Tinto Brass. L'été ciné est une planche à repasser. OK, il y a **L'Arme Fatale II**, le James Bond, **Haute Sécurité** avec Sly mais ces titres appartiennent déjà à la rentrée, au même titre que **Batman**. Les programmations quasiment irréalistes et extraterrestres de la 5 et de M6 sont un palliatif. Pour les curieux et les flemmards. Une parenthèse : les clébards constituent le nouveau danger qui menace le cinéma américain. Après les duos de flics (noirs, extra-terrestres, jaunes...), voici le keuf et le cabot. D'abord James Belushi et un berger allemand dans **Chien de Flic** puis se sera Tom Hanks et un affreux bouledogue dans **Turner & Hooch**, John Travolta et un autre quadrupède dans **The Tender** et **K-9000** qui met en scène un flic télépathe et un clebs. Après avoir ressemblé à une crèche, le cinéma US ressemblera-t-il à un chenil ?

Marc TOULLEC



Enfin un rôle de bon justicier pour le pittoresque Richard Lynch (le gourou fou de **Panics**) dans **Return to Justice** de Vincent G. Cox. Sont aussi de la partie Cameron Mitchell et James Ryan.

Abel Ferrara, cinéaste génial de **China Girl** et de **L'Ange de la Vengeance**, va-t-il redresser la barre après le catastrophique **Cat Chaser** ? Sûrement avec **The King of New York** incarné par Christopher Walken. Un bandit vole aux riches pour donner aux pauvres. C'est le Robin des Bois du macadam !

Vous ne connaissez pas **Rogue Trooper** ? C'est le Judge Dredd british, un justicier de bandes dessinées très énergique. C'est le hollandais Rutger Hauer qui en sera l'interprète.

Tout va bien pour ce bon vieux Michele Massimo Tarentini qui a nous a tant fait triquer avec moult déboires de Edwige Fenech dans les **Toubib**, **Prof** et autres bidasseries. Il tâte même à la love-story dans **Tough Lover** interprété par le comique épais Lando Buzzanca. Sous le pseudo de Michael E. Lemick (qui a servi pour le grand **Prisonnières de la Vallée des Dinosaures**), il signe **The Hard Way, The Only Way** avec Miles O'Keefe et Henry Silva sur la guérilla sud-américaine contre les trafiquants de drogue. Tant d'éclectisme nous comble !



BORIS ET NATACHA

Boris Badenov et Natasha Fatale sont deux espions Pottsylvaniens (à droite en montant par rapport à la Schlockovaquie) en missions aux USA afin de retrouver une micro-puce servant à inverser le cours du temps... L'argent donne le ton parodique de **Boris & Natasha** de Charles Martin Smith (l'un des incorruptibles de Brian de Palma passé à la réalisation avec le toujours inédit **Horror Rock**). Avec Sally Kellerman, Dave Thomas et quelques guest-stars comme John Travolta. Curieusement, le film s'inspire d'une série de dessins animés, **Rocky and Bullwinkle**, qui connut un certain succès dans le milieu des sixties et dont les héros étaient un écureuil et un élan !

Ca y est maintenant : **RoboCop II** c'est du solide. Peter Weller et Nancy Allen reprennent du service tandis que Frank Miller (scénariste de BD à super-héros) prend en charge le scénario. Paul Verhoeven ne sera pas de la partie mais un certain Tim Hunter dont on dit grand bien de son western inédit **River's Edge**.

Maximum Security voudrait bien nous faire croire à une idée géniale. Mais celle-ci a déjà servi dans **New York 1997** et dans quelques séries B oubliées. Sous la direction de Mike Snidell, Irène Cara (**Fame**) arpente une île, prison sans barreaux, surveillée par un satellite qui foudroie les évadés.

TELEGRAMMES

Les italiens aiment le cul et le montrent à travers une production de porno-soft en pleine érection. Séréna Grandi (l'égérie mamelue de Tinto Brass) donne des cours de violoncelle dans **The Music Teacher**. Le producteur Luciano di Carlo propose sous la bannière *Doberman Film* un catalogue torride : **Abat-Jour Part 2, Code 90 Lady Chatterley Part 2, Madame**, tous trois de Lawrence Webber (pseudo de ?), **Lolita 2000** de Riccardo Schicchi, **Hard-Car** de Giovanni Amadei, **Sweet Little Baby** de Alex Perry, **Extasy** de Luca Ronchi et (en préparation) **Blue Holiday, Lingerie, Fantasies, Moulin Rouge**... Du côté de chez *Uniexport Film*, on ne chôme guère avec des titres tout aussi chauds. Ce sont **Fatal Temptation** de Bob J. Ross (?), **Intimacy** du même, **Thrilling Love** de Maurizio Pradeaux et **The Attractions** de Roy Garrett (Mario Gariozzio) avec Florence Guérin et Martine Brochard. Non, ce n'est pas tout. *Media 2000* tourne **Fatal Love** de Riccardo Sesani avec Agostina Belli, *Arpa International* mitonne **Black Angel** de Max Steel (spécialiste des sous **Platoon**), *Cineglobo* peaufine **Something More** de Andrew White (pseudo collectif) sur un couple à trois, *Union Film* propose **Lady Chatterley Story** et lo **Gilda**... Pendant ce temps, Joe d'Amato enchaîne film sur film. **Afternoon, Top Model, Dirty Love, Fallen Woman** et **Blue Angel Café**. Rien que ça. L'ensemble devrait faire la joie des programmateurs de la 5 pour le créneau cul de 22 heures 30 le jeudi.



Siobhan Hunter dans SWEET LITTLE BABY.



Lou Diamond Philipps (**La Bamba, Renegades**) passe déjà à la réalisation avec **My Father's Eyes** interprété par lui-même et Karen Allen. Un drame familial.

Le vétéran Richard Fleischer rempile avec un film d'aventures très simplement intitulé **Lost**.

Steven Seagall (**Nico**) fait la connaissance de la craquante Kelly LeBrock (**Une Créature de Rêve**) dans le polar **Seven Year Storm** de Bruce Malmuth (le remarquable **Les Faucons de la Nuit** avec Sly).

Neil Jordan (**Mona Lisa**) filme sur un script de David Mamet (**Engrenages**) **We are no Angels** avec Robert DeNiro, Sean Penn et Demi Moore...

Michael Caton-Jones (**Scandal**) réalise pour David Puttman **Memphis Belle** d'après un documentaire de William Wyler (1944) tournant autour d'un bombardier B-17 en pleine seconde guerre mondiale. Memphis Belle est le nom du coucou vedette. Avec à son bord : Matthew Modine, Eric Stoltz et John Lithgow. Les effets spéciaux sont de Richard Conway (**Brazil, Munchausen**).

Brent Huff (sosie de Charlton Heston dans **Gwendoline**) commence une grande carrière en Italie avec **Cop Game**, un polar de Bob "Pseudo" Hunter réalisateur du déjà mythique et dissident **Alien 3**.

Legion of Iron chez *Moonstone* voit des athlètes de haut niveau disparaître mystérieusement (avant le contrôle anti-dopage ?). On les retrouve au fin fond du désert où ils sont contraints, en nouveaux gladiateurs, à se livrer des combats à mort.

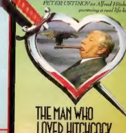
Le succès de **Scandal** donne des idées à certains scénaristes : celui, notamment, de **Beyond Soho** de James Marcus avec Jason Connery et Amanda Donohoe dans lequel un journaliste aidé d'une prostituée traque le meurtre et la corruption dans l'establishment britannique. Dans le même ordre d'idées, **Conspiracy** de Christopher Barnard avec James Wilby et Kate Hardie met en scène un ministre du gouvernement, une prostituée, une nuit et un hôtel... Inutile de faire un dessin.

La *glasnosk* n'est pas d'actualité pour **The Ice Runner** de Slifford Coleman avec Rod Steiger et Timothy Bottoms. Un soldat américain est capturé en Russie mais son existence est niée par le gouvernement américain. Exilé en Sibérie, il décidera de rejoindre sa mère patrie en s'évadant par le détroit de Bering.

John McTiernan (**Piège de Cristal, Predator**) réunit du beau linge pour **The hunt for Red October** : Sean Connery, Sam Neill, James Earl Jones, Alec Baldwin, Scott Glenn. Ils sont tous dans un sous-marin en très mauvaise posture.

Larry Cohen est un homme débordant d'idées. Après quelques thrillers, **Les Enfants de Salem** et autres **Les Monstres sont toujours Vivants**, il fait interpréter Alfred Hitchcock par Peter Ustinov dans **The Man who Loved Hitchcock**. Il s'agit d'une comédie traitée comme un polar dans laquelle le Maître du Suspense est victime de la passion dévorante d'un de ses fans.

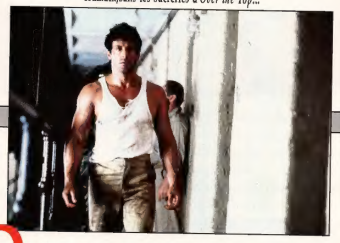
Jack TEWKSBURY





HAUTE SECURITE

N'en déplaise à certains, Stallone a encore de la matière grise entre les deux oreilles. Et il la fait fonctionner. Résultat de la cogitation : *Rambo, Rocky, Cobra.* Mais le public en a marre des supermen d'acier, des rédempteurs ayant prêté serment à l'Oncle Sam. *Haute Sécurité* ravale la façade et accouche d'un Stallone flambant neuf. Humain,sans les sucreries d'*Over the Top*...



Du classique et du solide. Et surtout une tentative pour Stallone de restaurer son image de marque, après les calomnies et quolibets proférés contre lui à l'occasion de la sortie de **Rambo III**. Enfin O.K. avec son ego, Stallone se décide à redescendre sur terre. **Rambo III**, c'était bon, mais quelque part, trop dans tous les domaines. Stallone se taille un personnage ordinaire, Frank Leone, un type bien qui fait une connerie, et la paie. Six mois, il lui reste six mois à tirer derrière les barreaux. Ils seraient bien courts si l'affreux Drumgoole n'intervenait pour le changer de prison. La première ressemble à un club de vacances pour durs. Leone plaisante avec les gardiens, revient de permission. La peine pépère, en somme. Quand il atterrit dans le second pénitencier, les portes de l'enfer se sont ouvertes pour lui. Les sourcils à la Nicholson, l'oeil fixe et trop bleu pour être franc du collier, une lueur rouge incandescente sur le visage, Donald Sutherland (Drumgoole) profère les menaces d'usage. Les deux hommes ont en commun une vilaine histoire : Leone a dénoncé Drumgoole pour brutalité et une campagne de presse s'est chargée de défoncer le fonctionnaire trop zélé. Drumgoole crie vengeance, Leone écope et courbe l'échine pendant quelque temps... N'attendez pas de **Haute Sécurité** la sécheresse de **L'Evadé d'Alcatraz** (Eastwood), une remise en question du système carcéral genre **Brubaker** (Redford). La prison, c'est pas bien, c'est un endroit mal fréquenté par des gardiens sadiques et des tôlards dictateurs. C'est humide, les matons vous bombent la gueule pour un rien et un mois au mitard punit les téméraires. Leone y passe, purge 6 semaines de trou sous l'oeil d'une caméra, et en sort après avoir été passé à tabac. Mais la tôle a ses bons côtés aussi. On y trouve des potes. Stallone sait bien que les clichés sont obligatoires dans un genre aussi compartimenté que celui du film de prisons. Tant mieux. On fait avec, au mieux. Défilent alors les gueules patibulaires, les pauses (une course de cafards), la lecture précipitée du courrier, un titanesque match de football américain dans la gadoue, les interventions du directeur... C'est épatant. Les clichés, dans la mécanique huilée par John Flynn, passent merveilleusement bien. Et Flynn ne fait pas de chichis. Il sait exploiter un décor, filmer les barreaux et la brutalité, couleurs crues à l'appui. Pas de complaisance, des faits et des actes simplement. On pense à Don Siegel, à Robert Aldrich, à leur sens inné de l'équilibre, à leur mise en scène directe qui fonce droit dans l'objectif. John Flynn a leur trempe. Et Stallone l'a laissé faire son job sans imposer sa signature au bas de chaque page de script. Ca se sent, ça se voit. Dans l'histoire, les nanas sont larguées. C'est aussi la loi d'un genre, le code.

Marc TOULLEC

Lock Up. USA. 1989. Réal.: John Flynn. Scén.: Richard Smith, Jeb Stuart et Henry Rosenbaum. Dir. Phot.: Donald E. Thorin. Mus.: Bill Conti. Prod.: Lawrence et Charles Gordon, White Eagle. Int.: Sylvester Stallone, Donald Sutherland, Darlanne Fluegel, John Amos, Sonny Landham, Frank McCrae... Dur.: 1H 50. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie prévue le 30 août 1989.

John Flynn

Entretien


John Flynn en grande discussion avec Stallone.



Révélé voici deux ans grâce au mémorable *Pacte avec un Tueur*, John Flynn symbolise l'efficacité d'un certain cinéma américain, héritage des Don Siegel et autres Robert Aldrich. A l'aise dans la violence, Flynn maîtrise aussi bien l'action que son principal comédien, Sylvester Stallone...



Impact: *Deux ou trois années séparent chacun de vos films...*

John Flynn: Ce n'est pas mon choix. J'ai connu ce qu'on appelle de longues périodes de développement. Certains des choix que j'ai faits ne se sont jamais concrétisés. J'avais, il y a peu, un projet, mais il s'est retrouvé bloqué à la suite de la grève des scénaristes.

*I.: Comment vous êtes-vous retrouvé dans le projet **Haute Sécurité** ?*

J.F.: Je devais tourner un film policier au Mexique mais le tournage a été repoussé jusqu'en janvier 89. Les producteurs Lawrence et Charles Gordon avec qui j'avais déjà travaillé m'ont téléphoné un mercredi pour me proposer **Haute Sécurité**. J'ai lu le scénario le lendemain, et le vendredi je les ai rencontrés avec Stallone. En fait, tout devait se faire très vite car Stallone avait un autre contrat qu'il devait honorer quelques semaines plus tard. Le dimanche, mon agent signait le contrat. Le lundi, je m'envolais pour New York et le mercredi, soit une semaine après le premier coup de fil, je visitais les lieux du tournage, la prison. Au départ, j'émettais des réserves sur Stallone, j'aurais préféré James Woods avec qui je suis ami depuis **Pacte avec un Tueur**. Mais Stallone s'est arrangé avec lui, en lui téléphonant. James m'a ensuite appelé pour me dire que Stallone pouvait faire l'affaire. Il a en quelque sorte servi d'intermédiaire.

*I.: **Haute Sécurité** diffère singulièrement des derniers films de Stallone.*

J.F.: Tout à fait, et c'est ce qu'il voulait : revenir au personnage de Rocky à ses débuts. Un gars ordinaire.

I.: Et vos rapports avec Stallone ?

J.F.: Nos relations furent très cordiales. Professionnellement, nous avons fixé les limites de chacun sur le tournage. Auparavant, James Woods m'avait confié que Stal-



Une mémorable partie de football américain.

lone ne désirait en rien se consacrer de près ou de loin à la mise en scène mais simplement jouer comme autrefois. Il est également producteur de **Haute Sécurité** et je ne voulais pas qu'il y ait de malentendu. Tout s'est passé très calmement, sur le plateau.

L.: Et vous possédiez les droits sur le montage final ?

J.F.: Non, légalement c'était Stallone car c'est lui qui avançait l'argent. Le montage s'est fait de façon si rapide qu'en réalité il n'a pu que le superviser. Il devait enchaîner sur un autre film dans la foulée. **Haute Sécurité** est donc bien tel que je le désirais.

L.: Vous avez revu des films consacrés à l'univers carcéral avant de tourner ?

J.F.: J'avais en tête la plupart des films de prison. Je me suis repassé en vidéo des œuvres comme **Les Démons de la Liberté**, **L'Enfer est à Lui**, **L'Evadé d'Alcatraz**, deux ou trois classiques donc, juste pour les recherches.

*L.: Quelles différences voyez-vous entre **Haute Sécurité** et les titres que vous venez d'évoquer ?*

J.F.: Des tas. Dans la plupart des films de prison, à part **Je Suis un Evadé** avec Paul Muni et quelques autres, les condamnés sont des criminels. Le personnage de Clint Eastwood, Frank Morris, dans **L'Evadé d'Alcatraz** en était un. Cependant, Morris n'a jamais mis les pieds à Alcatraz. Les gardiens qui sont sûrs de l'impossibilité de s'en évader savent toutefois qu'il s'est évadé de beaucoup de pénitenciers. A l'opposé, **Haute Sécurité** n'est pas un film sur une évasion mais sur la survie dans une prison qui ne fait pas de cadeaux. Toujours à l'opposé de **L'Evadé d'Alcatraz** qui est construit comme un puzzle, **Haute Sécurité** est plutôt la description d'un mini-camp de concentration.

L.: En plus de la vision de quelques films, vous avez effectué d'autres recherches ?

J.F.: J'ai visité neuf prisons. J'y suis entré, j'ai parlé aux gardiens, aux prisonniers. J'ai lu des livres sociologiques décrivant la vie à l'intérieur de ces murs. J'ai même découvert un essai sur les armes qu'on y trouve !

L.: Et vous avez choisi la prison d'Etat du New Jersey, Rahway...

J.F.: C'est une prison, vous pouvez le constater à l'écran, assez dure. Nous l'avons également choisie pour ses occupants. Les gens que vous voyez dans le film sont réellement incarcérés. Ils ont des têtes incroyables. Et ils se sont montrés très coopératifs aussi. Il faisait froid, et la vie dans cet endroit est rude. Je voulais, avec Rahway, montrer la différence entre une prison modèle et un pénitencier vraiment dur.

L.: La prison du début ressemble à un camp de vacances. Elle existe vraiment ?

J.F.: Oui. Et vous voyez aussi ses occupants dans le film.

L.: Les prisons américaines ont une fâcheuse réputation à l'étanger...

J.F.: C'est justifié. Elles sont surpeuplées, extrêmement dangereuses. La première fois que nous avons mis les pieds à Rahway, nous étions escortés par deux gardes et deux prisonniers sous serment. Les deux prisonniers étaient des noirs, très grands. L'un était champion de boxe, l'autre haltérophile. La troisième fois que nous sommes venus à Rahway, un des officiers nous a dit que le boxeur ne pourrait plus figurer dans le film car il avait été poignardé. Il se trouvait alors à l'infirmerie sous protection surveillée. Il avait été battu à coup de barres d'acier et poignardé de neuf coups de couteau. L'administration l'a transféré, de peur qu'il ne se fasse tuer ou qu'il ne tue l'un de ses agresseurs. Le gars a survécu parce que la graisse de son corps a amorti les coups et qu'il a pu se défendre jusqu'à l'arrivée des gardes.
Un autre prisonnier, un blanc, jaloux de ne pas apparaître dans certaines séquences du film, a proféré des insultes raciales envers ses congénères. Le lendemain, m'a-t-on expliqué, d'autres détenus ont jeté du café sur ses affaires, ses vêtements, sa télé, ses papiers... Lui aussi, on l'a transféré. Jeter du café à travers les barreaux signifie la condamnation à mort de l'individu visé, dès qu'il sort de sa cellule ! La prison est un monde d'une extrême violence.

L.: Est-ce difficile d'obtenir l'autorisation de tourner dans une prison ?

J.F.: Oui, partiellement. Il faut l'accord spécial d'une commission cinématographique. Dans notre cas, ce fut celle du New Jersey. Du côté de l'administration pénitenciaire, ce n'est pas si difficile que ça dans la mesure où on fait rentrer de l'argent. Les différentes prisons auraient même plutôt tendance à se battre pour nous servir. Mais il y a des lois à respecter; ils étaient très pointilleux, par exemple, sur tout ce qui rentrait à l'intérieur de la prison. Nous pouvions fumer mais il nous était interdit de donner des cigarettes aux prisonniers. Un homme de mon équipe a failli se faire arrêter parce qu'il avait donné à un détenu un exemplaire de Playboy. Stallone s'est heureusement interposé.





Le chef revanchard (Donald Sutherland) et le prisonnier hargneux (Sonny Landham).

JOHN FLYNN : VOUE AUX FLINGUES ?

John Flynn n'est pas le type de metteur en scène qu'on retrouve au générique du tout-venant hollywoodien. C'est un artisan efficace, habile dans la construction des thrillers. Né à Chicago, il commence sa carrière cinématographique au plus bas de l'échelle, employé au service courrier de MCA. Il enchaîne sur un job dans une agence de publicité, puis trouve un premier travail d'assistanat auprès de Phil Karlson dans **Un Direct au Coeur**, film servant de véhicule à Elvis Presley. Notre homme se met ensuite au service de Robert Wise pour qui il supervise le scénario de **West Side Story**. Après **Deux sur la Balançoire** de son ami Wise, John Flynn assiste John Sturges sur **La Grande Evasion** et surtout Jack Lee Thompson pour trois films : **L'Encombrant Mr. John**, **Les Rois du Soleil** (super-production sur l'empire Maya) et la comédie bouffonne **Madame Croque-Maris** avec une pléiade de stars. En 1968, il signe son premier film, **Le Sergent** sur un thème casse-gueule : un militaire homosexuel, désirant préserver sa vie privée. Quatre années s'écoulent, avant qu'il ne puisse tourner son deuxième long métrage, **The Jerusalem File**, coproduction entre les USA et Israël portant sur des archéologues américains impliqués dans une histoire d'espionnage entre Arabes et sionistes. Malgré un mélange politique/action, le film ne fait pas grand bruit. Deux ans plus tard, **Echec à l'Organisation**, vigoureux polar avec Robert Duvall, Karen Black et Robert Ryan. Décrivant la confrontation d'un ex-taulard avec la Mafia, le film surprend par sa violence. John Flynn n'est pas un tendre. L'inédit (sauf en vidéo) **Rolling Thunder**, écrit par Paul Schrader, vient le confirmer. Le film, appartenant à la vogue des justiciers post-Bronson, montre un ancien du Viet-Nam (8 ans porté disparu) retrouvant sa famille exterminée. Il la venge. Dans **Les Massacreurs de Brooklyn** avec Jan-Michaël Vincent, Flynn célèbre toujours les joies de l'auto-défense. Un marin nettoie un quartier de Brooklyn livré à un gang. Le cinéaste rate son coup, car rien ne distingue **Les Massacreurs...** des autres dérivés de la vague "**Vigilante**". En 1983, sans doute lassé des flingues, Flynn dirige une comédie dramatique (inédite) **Touched** ! assez culottée : un malade mental s'échappe d'un établissement spécialisé pour tenter de mener une vie normale. C'est seulement depuis **Pacte avec un Tueur** que le cinéaste connaît une réelle notoriété. La sécheresse de la mise en scène, la complexité des situations et une réalisation sans chichi font du film une des grandes réussites du polar des années 80. Eclectique, John Flynn est également le réalisateur du téléfilm **Marilyn, The Untold Story**, description honnête de la déchéance de la Monroe.



Partout où nous nous déplacions, nous devions être escortés par un gardien. Ce qui posait des problèmes chaque fois que nous changions de local. Nous étions parfois obligés de nous arrêter totalement de tourner, le temps que les gardiens comptent les prisonniers. A 11H30, c'était toujours ce même cérémonial. Entre 9H et 9H45 du matin, toutes les portes étaient bloquées. Personne ne pouvait sortir, pas même le gouverneur de l'état, s'il avait été présent. Stallone, un jour, est arrivé à 9H01 et il a dû attendre dehors dans sa voiture. Les gardiens vérifiaient tous les véhicules qui entraient ou sortaient et nous-mêmes passions à travers un détecteur de métaux. Le mécanisme d'ouverture des portes ne permet pas que toutes les portes soient ouvertes en même temps; il fonctionne comme un sas.

I.: Stallone s'est-il bien intégré à tout ça ?

J.F.: Oui, comme nous tous. D'emblée, nous avons décidé de traiter les gens de la prison avec gentillesse et respect. Stallone plaisantait avec eux, leur servait parfois de confident... Nous sommes restés en bons termes avec eux. Nous étions aussi conscients du fait qu'ils auraient pu aisément nous malmener ou même nous tuer. Ils sont 2000 dans cette prison, alors que les gardiens ne sont que 35 au maximum. Ces derniers, de plus, ne possèdent pas d'armes, alors que les prisonniers ont pratiquement tous des couteaux, qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. Nous avions peur pour Stallone car certains des prisonniers sont en taule pour 200 ou 300 ans (*aux USA, les peines sont cumulables. NDLR*). Ils n'ont rien à perdre en agressant le comédien. Ils y auraient même gagné une réputation du genre "l'homme qui a tabassé Rocky". Ils auraient pu nous prendre en otages.

I.: Le tournage fut donc complexe, dur...

J.F.: Il faisait surtout froid, il y avait de la neige, il pleuvait. Le terrain de football américain était tel que vous le voyez dans le film. C'était bien de la vraie boue dans laquelle les comédiens ont pataugé. Nous travaillions souvent dans ces conditions. Nous étions souvent interrompus : par un transfert, par une pièce qui nous manquait et qui nécessitait une escorte pour aller la récupérer.

I.: Humainement, le personnage interprété par Stallone, Frank Leone, n'a rien d'un Rambo. Il est vulnérable.

J.F.: Personne ne voulait refaire **Rambo**. Leone est un être crédible. Je n'aurais jamais tourné "**Rambo en Prison**"

I.: En directeur de la prison, Donald Sutherland est présenté comme un suppôt de Satan...

J.F.: Nous l'avons immédiatement vu comme le Diable incarné. Lorsqu'il dit à Stallone "Ici, c'est l'Enfer et je vais te servir de guide", c'est merveilleux. Il est tellement antipathique. Nous avons essayé de décrire le pénitencier comme un antre infernal, et Sutherland comme une figure mythologique. J'ai rencontré quelques directeurs de prison et, d'une certaine manière, ils ressemblent à Donald Sutherland. Ils ne sont pas aussi diaboliques mais, en parfaits bureaucrates, ils croient aux codes de procédure et à la discipline.

I.: Y a-t-il des événements se déroulant au sein des prisons qui vous ont inspiré des scènes ?

J.F.: Oui mais seulement lorsque cela n'était pas trop violent. L'épisode du gars qui, avec une lame de rasoir, entaille le dos d'un autre prisonnier nous a été raconté. Nous l'avons utilisé. Par contre, nous avons pensé que le même épisode où cette fois le prisonnier serait lacéré au visage était trop brutal. Et pourtant c'est arrivé. L'épisode où le couteau passe d'un prisonnier à l'autre, après que Stallone ait été menacé, est également déjà arrivé dans la réalité. Ce sont de vrais prisonniers qui ont effectué le geste devant la caméra. C'est d'ailleurs devenu comique car les gardiens avaient peur de ne pas récupérer l'arme ! Ils ont fouillé tout le monde. Les gars l'ont finalement rendue. Pour le combat entre Stallone et Sonny Landham, nous nous sommes inspirés des méthodes de la lutte carcérale. Les détenus ne se battent pas en *cow-boy*; ils mordent, ils usent de coups sournois, ils luttent dans la boue. C'est un combat à mort.

*I.: La tonalité visuelle de **Haute Sécurité** privilégie le noir et le rouge*

J.F.: Au départ, je voulais tourner le film en noir et blanc mais cela n'a pas pu se faire pour des raisons commerciales. Le noir et l'aspect ombrageux donnent le ton de la prison, tandis que le rouge correspond au caractère diabolique du directeur. Même lorsqu'il y a du soleil, l'endroit conservait un aspect lugubre, froid, gris et noir. Nous tournions en hiver

*I.: Malgré le recours à des décors déjà existants, **Haute Sécurité** est-il un film coûteux ?*

J.F.: Assez. Environ 20, 22 millions de dollars. Quatre fois plus que **Facte avec un Tueur**. Tourner dans les environs de New York revient très cher. Les syndicats demandent plus, la vie y est plus onéreuse. Et le tournage a duré longtemps.

I.: Votre filmographie comprend surtout des polars, des films d'action. Vous l'avez voulue ainsi ?

J.F.: Mon premier film, **Le Sergent** avec Rod Steiger, est un film psychologique. J'aime tout ce qui concerne la police, le crime. Je travaille actuellement sur un scénario de science-fiction et d'horreur. Je ne suis pas sûr qu'il se fasse. Il y a de nombreuses étapes avant un tournage, autant de stades où le film peut être interrompu

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(*Traduction* **Alain CHARLOT**)





Stallone : l'acteur contrôle la situati-







BATMAN

Le crime paie grassement à Gotham City, jusqu'au jour où Batman décide de se venger du Joker, le malfrat excentrique qui a tué ses parents. C'est ainsi que Bruce Wayne devient le fameux héros, et que commence une légende entretenue par des chiffres mirifiques venant des Etats-Unis. *Batman* est plus qu'un succès, outre-Atlantique : un véritable phénomène de société !



C'est déjà une légende, un mythe. La *Batmania* a sévi aux USA, elle sévit actuellement en France.

Le phénomène a failli dater d'une bonne dizaine d'années, à l'époque où les producteurs Ben Melniker et Michael Uslan (La Créature du Marais et sa suite) tentent de monter le projet. Pour ce faire, ils font écrire 10 scénarios, explorant toutes les possibilités que pouvait posséder le personnage. L'un d'eux montrait Batman s'envolant pour l'espace et mettant hors d'état de nuire un satellite mortel. Il faut attendre le script de Sam Hamm (Un Loup parmi les Loups) pour trouver un scénario digne de ce nom. Celui-ci retrouve la noirceur originelle du super-héros, en remontant jusqu'au traumatisme qui marque toute sa vie : la mort de ses parents, liquidés par le Joker. On est à l'été 88, et le scénario est fin prêt. Ne manque plus que le réalisateur, qui en aucun cas ne doit être un vieux routier rôdé aux superproductions (genre Richard Fleischer ou Jack Lee Thompson), ni un homme à tout faire des studios (genre Gary Nelson). Oliver Stone, Ivan Reitman et Joe Dante sont envisagés, jusqu'au moment où les nouveaux producteurs, propriétaires des droits du comic-book, voient Pee Wee's Big Adventure de Tim Burton, alors que ce dernier n'a pas encore réalisé le hit que sera Beetlejuice.

NE POUR BATMAN

Longtemps animateur pour les studios *Disney*, Tim Burton possède un univers qui lui est propre, un monde biscornu, décalé. "L'un de mes plus lointains souvenirs d'enfance est un type, dans un costume de monstre, écrasant Tokyo en maquette. Comme je ne pouvais pas devenir Godzilla, je décidai de prendre la voie de l'animation". Un tel spectacle marque son homme. Tim Burton réalise deux courts métrages pour *Walt Disney*, Vincent (hommage à Vincent Price), et Franken Weenie, que les pontes du studio jugent trop terrifiant pour la sortie. Suivent Pee Wee et Beetlejuice... *D'emblée*, Tim Burton ne voit nullement dans ce nouveau

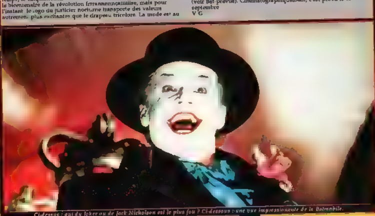


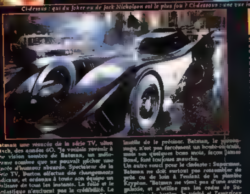
BAT-BUSINESS

Depuis peu, ils envahissent la planète, forts d'un pouvoir extraordinaire de reconnaissance mutuelle. Leur poitrine se gonfle avantageusement lorsqu'ils croisent une étrange découpe noire dans un ovale jaune. Ils, ce sont les Bat-fans, une communauté en pleine expansion, dont on peut croiser divers groupuscules un peu partout. Très organisés, ils exhibent sur les Champs-Elysées avec leur T-shirts (99 F), se font remarquer pendant Wimbledon, coiffés d'une casquette (79 F), ou profitent d'un instant de silence pour offrir à une quelconque assistance l'écoute forcée de la Bat-dance (49 F). On peut parier que d'ici quelque temps, le cinquantenaire de Batman deviendra aussi rébarbatif que le bicentenaire de la révolution frrrannnnnnçaiiiiiise, mais pour l'instant le logo du justicier nocturne transporte des valeurs autrement plus excitantes que le drapeau tricolore. La mode est au noir-contour jaune. Du vulgaire badge épinglé à la chemise histoire d'être "in" au costume complet du Joker (environ 1500 F) et de Batman (un peu moins de 2000 F) pour enfants gâtés, rien n'échappe au sens du marketing de Warner Bros. Sauf peut-être les mille et une contrefaçons qu'on vous refourgue à petit prix au coin de la rue.

En attendant la sortie du film de Tim Burton, les Bat-fans peuvent déjà aller à la rencontre de leur super-héros. Vestimentairement, musicalement, clipesquement (voir Bat-Prince); ou journalistiquement (outremanche, les revues spécialisées se battent à coups de couverture Batman), bédéesquement et visuellement (voir Bat-prevue). Cinématographiquement, c'est prévu le 13 septembre.

V.G.





Ci-dessus : qui du Joker ou de Jack Nicholson est le plus fou ? Ci-dessous : une vue impressionnante de la Batmobile.

Batman, une resucée de la série TV, ultra kitsch, des années 60. "Je voulais revenir à une vision sombre de Batman, un mélodrame sombre que ne pouvait gâcher une pincée d'humour absurde. Spectateur de la série TV, Burton effectue des changements radicaux, et ordonne à toute son équipe un réalisme de tous les instants. La folie et le fantastique n'excluent pas la crédibilité. Le monde de Batman doit être tangible... "Batman est né d'une sensibilité contemporaine. C'est un justicier dans l'âme. J'ai connu les plus gros problèmes en jouant avec le thème d'Un Justicier dans la Ville. J'ai contrebalancé cela grâce à l'humour. L'humour est très important pour moi". Inutile de le préciser. Batman, le personnage, n'est pas forcément un boute-en-train, mais ses quelques bons mots, façon James Bond, font toujours mouche.

Un autre souci pour le cinéaste : Superman. Batman ne doit surtout pas ressembler de près ou de loin à l'enfant de la planète Krypton. "Batman ne vient pas d'une autre galaxie, et n'utilise pas les codes de Superman : la justice, la vérité et *l'american way of life*". Autant les couleurs du costume de Superman sont chatoyantes, autant l'armure de Batman est ténébreuse. L'habit fait le moine. Et puis Michael Keaton n'a pas les épaules et le regard clair de Christopher Reeve.

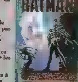
CONTESTATION

Sylvester Stallone, Charlie Sheen, Mel Gibson, Pierce Brosnan, Steven Seagal, Andy Garcia et Bill Garcia comptaient parmi les comédiens sur la liste des interprètes potentiels de Batman. Mais la logique brandie par Tim Burton au nez des producteurs opère immédiatement. "Si vous avez pour le rôle un acteur de 1 mètre 90, musclé, à quoi bon un héros dans un costume (qui est une armure), utilisant un véritable arsenal ? Il suffirait de lui mettre des lunettes de ski !". Très vaguement annoncé à la succession de Christopher Reeve dans le slip de Superman, Stallone se passe volontiers de masque pour accomplir ses missions salvatrices. Alors que Michael Keaton, farfadet belliqueux et hystérique de Beetlejuice, nécessite toute une panoplie. "J'ai rencontré certains des comédiens prétendant au rôle, mais ils n'avaient pas grand-chose à lui apporter. Michael Keaton est différent. J'ai tout vu dans ses yeux. Il est subtil, intense. Et c'est l'un des rares interprètes de comédie qui, brusquement, peut passer au drame". Convaincu du potentiel de son principal acteur, Tim Burton ne trouve pas d'écho favorable, en réponse à son choix, c'est le moins qu'on puisse dire. Les fans du super-héros réagissent. Mal. Sur les cinq continents, on hurle, on crie au scandale. "Le héros de notre enfance a été violé par un comédien comique, qui va lui enlever toute sa dimension héroïque", vocifèrent les in-



BAT-PREVUE

Les échos concernant le film sont, d'un côté, dithyrambiques et, de l'autre, désastreux. Ici, on penche plus du premier côté que du second. La bande annonce, projetée dans des salles où règne un silence solennel à peine perturbé par les palpitations accélérées des cœurs des spectateurs, inspire une confiance telle qu'elle risque d'étouffer le film complet. La musique de Danny Elfman n'étant pas encore terminée, la bande annonce se présente sous une forme quasi-muette. La fanfare de cuivres et de cordes saluant d'ordinaire l'arrivée d'un énième super-héros est donc restée chez elle, laissant la place au sifflement sinistre du Bat-plane se faufilant entre les hauts buildings de Gotham City. D'une noirceur inimaginable pour un film destiné à décrocher le pompon du box-office, ces trois minutes ne sont pas à la gloire d'un Batman euphorique, rejoignant ainsi la BD de Frank Miller intitulée Dark Knight où "anti" avait



autant d'importance que "héros". Le Comic officiel, adapté du film de Tim Burton, confirme cette impression. L'homme chauve-souris est avant tout quelqu'un vivant avec un traumatisme, l'assassinat de ses parents, qu'il cherche à libérer, en venant à bout du Joker. Jusqu'où Tim Burton a-t-il pu aller visuellement, pour s'éloigner des archétypes victorieux liés aux superhéros, pour mettre le doigt sur les lézardes du costume noir de Batman ? Le succès phénoménal obtenu par le film aux Etats-Unis met un frein à toute imagination excessive. Batman NE PEUT PAS ETRE un film totalement adulte, porté par une vision pessimiste, jusqu'au-boutiste, torturée, de son héros. En général, quand 50 millions de dollars sont en jeu, on ne s'amuse pas à protéger les angles, on les arrondit. Alors, quelle gueule auront-ils, les angles de Batman ?

V.C.

conditionnels, outrés. D'une horde de fanzines déchaînés au *Wall Street Journal*, la presse participe allègrement aux huées. Via la production, Tim Burton reçoit pas moins de 50.000 lettres haineuses. Parallèlement à la folie des fans sort Clean and Sober, un film dans lequel Michael Keaton étale complaisamment la facette sombre de sa personnalité, devant la caméra. La critique remarque, le public s'en fout. Pour calmer les sifflements, qui n'ont pas baissé en intensité, producteurs et metteur en scène décident de monter hâtivement une bande-annonce, qui sera projetée dans un cinéma de Westwood, quartier de Los Angeles où les défenseurs d'un Batman macho grouillent autour des boutiques de T-shirts et de bandes dessinées. La tempête s'apaise au fur et à mesure que la bande-annonce circule à travers le pays.

UN ETRE HUMAIN

"Etant enfant, je n'avais rien d'un amateur de bandes dessinées. La mythologie de Batman ne me disait absolument rien", déclare sommairement Michael Keaton. La légende aurait bien voulu que celui-ci soit un dingue du rejeton de Bob Kane. Il n'en est rien. "Batman n'est pas un super-héros. C'est un être humain qui endosse un costume de chauve-souris la nuit. Bruce Wayne est un type complexe, incroyable", continue l'acteur. Bruce Wayne de jour, Batman de nuit, le héros n'en finit pas de s'étoffer sous la plume du scénariste et devant la caméra de Tim Burton. "Nous aurions pu rédiger 10 volumes sur le cas Bruce Wayne, sans parvenir à le comprendre. Dans un sens, il est schizophrène. Mais nous devions adopter une approche aussi peu simpliste que possible, de façon à en faire un personnage d'une grande profondeur, dans un registre qui habituellement n'en avait pas. Se glisser dans un costume est sa manière de s'extérioriser : cela lui donne un véritable rayonnement lorsque son esprit arrive à saturation", explique Tim Burton. Généralement, les films à super-héros ne s'embarrassent pas de ce genre de considérations : le costume est là, il tombe du ciel comme par enchantement, et on le revêt sans se formaliser. Batman va beaucoup plus loin.

Excellent comédien au demeurant, Michael Keaton se plie à une nouvelle discipline pour aborder Batman. Il modifie sa voix, sa démarche, son regard est fixe comme celui d'un psychopathe quand il est revêtu du costume. Avant le tournage, il expérimente Batman en compagnie de Tim Burton. Les choses allaient mal. Quand Keaton se déplaçait trop lentement, il était ridicule. Et



BAT-PRINCE

Assez régulièrement, vers une heure du matin, M6 diffuse le nouveau clip de Prince, la Bat- dance. Le chanteur y arbore une tenue mi-Joker, mi-Batman pendant que des clones des personnages précités se livrent à une bataille chorégraphiée. La chanson, et ses ruptures de ton, rythme les apparitions, la dernière étant celle d'une flopée de Vicky Vale, toutes aguichantes. Batdance, tout comme Sign O' the Times, représente l'aboutissement d'une certaine façon de concevoir le clip. L'art du mouvement, du montage brutal, toujours raccord, tout cela dans un endroit délimité qu'on prendra soin d'exploiter au maximum. La caméra enregistre donc, en mouvement, les déplacements du chanteur et des danseurs. Comprenez bien, c'est le mouvement qui prime. Des échos négatifs recueillis à propos de **Batman**, le plus inquiétant est soi-disant, le côté paralytique de la mise en scène. Tim Burton se montrerait paresseux pour embellir un geste ou un décor, par un travelling ou je ne sais quoi d'autre. Les pieds de sa caméra seraient enterrés à deux mètres sous terre. Si l'immobilité du cadre empêchait Beetlejuice de décoller vraiment, il semble, d'après ce qu'on a pu voir, que le moindre mouvement pourrait mettre en danger la composition parfaite, l'équilibre ténu, des plans de **Batman**. On saura donc bientôt si **Batman** est un grand film fragile, "à la Ridley Scott", ou une grosse production molassonne.

V G



quand le cinéaste lui demandait de tournoyer comme une chauve-souris en plein vol, les rires fusaient de toute part. "Nous étions comme des gosses dans une cour de récréation. Seulement nous avions vraiment beaucoup d'argent", confesse Tim Burton. Presque 40 millions de dollars, d'après la production, et 50 millions d'après les ragots qui traînent à Hollywood. Pour amortir le coût exorbitant des décors, les producteurs ont déjà prévu les tournages de **Batman II** et **III**. Un des motifs qui a définitivement décidé Tim Burton à prendre Michael Keaton tient dans les sourcils de l'acteur : ceux-ci sont, en effet, identiques à ceux de Jack Nicholson, méphistophélique sous le fard du Joker. Toujours tayon acteurs, **Batman** se pâme d'un générique fastueux, à commencer par Kim Basinger, remplaçante de Sean Young, laquelle se cassa le bras en tombant de cheval, deux jours seulement avant le tournage. La blonde Kim incarne Vicky Vale, la copine de **Batman**. Mais celui-ci ne l'emporte jamais au septième ciel, comme l'a fait Christopher Reeve en baladant Margot Kidder autour de la statue de la Liberté. Jack Palance (en seigneur du crime, que le Joker élimine rapidement), Billy Dee Williams, Pat Hingle, Michael Gough (une gloire passée, familier de l'épouvante des années 60), et le mannequin Jerry Hall complètent la distribution. Rien n'est trop beau pour **Batman**.

Cyrille GIRAUD

Batman USA 1989 Réal Tim Burton Scén Sam Hamm et Warren Skaaren d'après les personnages créés par Bob Kane Dir Phot Roger Pratt Mus Danny Elfman chansons de Prince SPFX visuels Derek Meddings, Paul Evans Décors Anton Furst Réal de 2ème équipe Peter McDonald Prod Jon Peters et Peter Guber Int. Michael Keaton Jack Nicholson, Kim Bas.nger Jack Palance Robert Wuhl Billy Der Williams, Pat Hingle, Michael Gough Jerry Hall Tracey Walter Lee Wallace Dur. 1H50 Dist Warner Bros Sortie nationale le 13 septembre 1989.





CAPTAIN AMERICA

Né pour dérouiller les nazis dans les années 40, pour soutenir le moral des troupes américaines, *Captain America* brandit haut et fort la bannière étoilée en 1989. Sous la direction de Albert *Cyborg* Pyun, il défie le diabolique Crâne Rouge, une redoutable création d'Hitler... L'après-*Batman* sera folklorique.

Tandis que **Batman** frôle les 200 millions de dollars de recettes US, la mise en chantier des films à super-héros connaît une véritable frénésie. *21st Century* a flairé le bon coup, et met actuellement la touche finale à ce nouveau **Captain America**, avant d'enchaîner sur **Spiderman** du même réalisateur, Albert Pyun.

Créé en 1941 sous le crayon de Jack Kirby, **Captain America** est dès 1944, adapté au cinéma pour les besoins du sérial homonyme en 15 épisodes. Allègrement mis en scène par deux spécialistes du genre (John English et Elmer Clifton), **Captain America** participe à l'effort de guerre; ses "vilains" sont des nazis ! Se dépensant sans compter sous la tunique étoilée, Dick Purcell meurt d'une crise cardiaque peu après le tournage. En 1979, un producteur TV décide de reprendre le flambeau. Sous l'égide de Ivan Nagy et de Rob Holcomb, il convoque un athlète plutôt bovin (Reb Brown), le tasse dans une combinaison bleue, et lui *fourre* une moto entre les jambes. Ce **Captain America**-là est du niveau d'un épisode de **K-2000**, c'est-à-dire nul. Depuis, les Indonésiens ont trouvé leur propre *Captain America*, Gundala, qui en est la copie conforme; et les Turcs l'ont associé au catcheur mexicain Santo, contre Spiderman, séquestreur de femmes. Le film existe vraiment.

Ignorant le passé du personnage, Albert Pyun, nanti d'un budget coquet, rêve secrètement de l'installer définitivement sur le piédestal des super-héros, entre Batman et Superman.

UN BRICOLEUR DE PREMIERE

Albert Pyun travaille (bien) à une vitesse hallucinante. Témoin ce Deceit, un film de S.F. "Je l'ai tourné en trois jours, début janvier. Je l'avais en tête depuis longtemps. C'est très spécial". Principal poulain des écuries Menahem Golan (que ce soit pour *Cannon* ou *21st Century*), il offre les garanties d'un technicien doué, pouvant tout faire, y compris bricoler un film inachevé à partir des chutes d'un long métrage dont il est le réalisateur. "**Journey to the Center of the Earth** et **Alien from L.A.** étaient deux films à problèmes de la *Cannon*. On m'a appelé pour les soigner. **Journey** n'avait ni début, ni fin, rien. Je l'ai donc maintenu à flot, en utilisant des extraits entiers de **Alien from**... Je sais que ce n'est pas un travail très glorieux, mais il fallait parer au plus pressé". Lecteur de la bande dessinée de Jack Kirby quand il était gosse, Albert Pyun entend bien donner à son **Captain America** une personnalité plus réelle que celle du minable feuilleton avec Reb Brown, et un ton très différent du primesautier sérial. "**Captain America** est un film très réaliste. La différence vient également de l'émotion, du cadre. On a resitué le personnage de nos jours, et on s'est posé la question quant à l'utilité d'un tel héros en 1989". C'est vrai qu'avec son accoutrement, ses principes moraux, le super-héros paraît un tantinet daté. Mais le concept même du film est solide, suffisamment solide pour avoir résisté à trois ans de placard après la première annonce du projet. "**Captain America** date de 3 ans. C'est dû au fait qu'il s'agit de bien plus qu'une simple adaptation de la bande dessinée. C'est une exploration du genre humain. Il a donc fallu remanier plusieurs fois le scénario, et donner de l'ampleur à l'histoire". Pyun tient des propos rassurants. Il sait déjà qu'après **Batman**, les super-héros ne ressembleront plus vraiment à Superman. Sur **Superman** justement : "**Captain America** et **Superman** ont des points communs, mais ne se ressemblent pas vraiment. Superman vient d'une autre planète, il devient américain presque par accident. Il combat le crime de façon universelle. Captain America est tout entier dévoué à son pays. Son but n'est pas de sauver la planète !"

Captain America porte bien son nom. N'attendez pas de lui le désintéressement de Superman. Il vole au secours du yankee uniquement.

LA TETE ET LES JAMBES

"Nous avions le projet de tourner **Captain America** depuis longtemps, mais nous avons été battus par **Batman**. Je ne pense pas que nous gagnerons autant d'argent, mais nous espérons tous que cet engouement pour les héros vertueux et extraordinaires nous profitera". Reste que les deux héros sont très différents, l'un ténébreux, l'autre clinquant. Aussi différents que leurs interprètes, respectivement Michael Keaton et Matt Salenger, un nouveau venu nettement moins empoté que Reb Brown. "Matt Salenger a, à mes yeux, les qualités d'un Gary Cooper et d'un James Stewart réunis. Il fait très américain, il est solide et très calme. Il inspire une vertu que je voulais essentielle : le sacrifice de soi. C'est d'ailleurs le sujet du film. Confronter les attitudes idéalistes des années 40, époque où l'on se battait jusqu'au bout avec patriotisme, à celles, plus ternes, des années 80. Personne ne bouge désormais le moindre petit doigt". Le fait que Captain America offre ses services au monde moderne après avoir combattu les nazis (auprès des Alliés), donne toute sa signification au film. En cas de succès, le super-héros marquera un retour au patriotisme; en cas d'échec, il sera tout bêtement anachronique, une relique. "**Captain America** possède aussi un solide sens de l'humour, et une profondeur qu'on ne s'attend pas à trouver dans ce type de films. Le héros reste émouvant dans sa quête, et le rire qu'il occasionne claque sèchement, parfois". Humour noir ?

ABANDON

Toujours soucieux de conférer à ses films une certaine folie, Albert Pyun possède un style, une patte, parfaitement identifiables, mélange de grande classe et de fantaisie. "**Captain America** correspond plus à ce que produisent les grands studios. J'ai abandonné la stylisation de mes précédents films, de **Cyborg** notamment". Curieux choix, vu le potentiel graphique de **Captain America**, délirant dans ses péripéties. Le héros peut soulever 400 kilos sans trop de problèmes, il court à 68 km/h et manœuvre un joli bouclier qui résiste à tout, y compris aux armes nucléaires. Le grand manitou de la *Marvel*, Stan Lee, se porte personnellement garant de l'authenticité des événements. Comme tous les super-héros, Captain America est soumis à des impératifs draconiens. Depuis les frasques de Superman (III), occupé à culbuter une blonde pulpeuse tandis qu'un camion chute dans le vide, les producteurs savent que de l'audace et trop de distanciation ne vont pas de pair avec leurs rejetons. Tourné aux quatre coins du monde (Yougoslavie, Rome, Alaska, Los Angeles et Washington), **Captain America** dira sous peu si les super-héros post-**Batman** sont une denrée rentable. Mais Albert Pyun n'attend pas. A peine sorti de ce film, il s'attèle à la préparation de **Spiderman** !

M. T

40 ANS APRES

La seconde guerre mondiale bat son plein. Soucieux de servir son pays, les USA, Steve Rogers participe à un programme top secret le programme "Re-Birth". Mais Steve Rogers est frustré, pas très bien bâti, légèrement estropié et sourd d'une oreille. l'armée refuse de l'enrôler. Alors dans les laboratoires du Dr Vasari, il prendra sa revanche. Les scientifiques lui injectent un sérum miracle, lui collent une panoplie. Captain America est né. Son but remonter le moral des troupes, et débarrasser le monde d'Hitler et des nazis. De son côté, le Führer ne perd pas de temps. Ses sbires mettent sur pied le Crâne Rouge, génie du mal. Sa première mission expédier sur la Maison Blanche des missiles bondés de virus mortels. Cependant, Captain America veille au grain. Il dévie la trajectoire des fusées, et les envoie s'écraser quelque part dans le Grand Nord. Pas de chance le super-héros disparaît dans l'opération.

40 années passent. Congelé dans les glaces, Captain America vit encore, et un groupe d'explorateurs le ramène aux Etats-Unis. Le Crâne Rouge a lui aussi survécu. Il se terre dans une forteresse en Italie. Pendant que son adversaire magouille de sombres plans, Captain America constate que sa fiancée est devenue une aimable sexagénaire, mariée et mère d'une charmante fille de 24 ans. Désireux de connaître la planque de son ennemi, le Crâne Rouge liquide la grand-mère qui ne veut rien lui révéler. Là-dessus, il kidnappe le président des Etats-Unis, lui greffe dans le cerveau un micro-ordinateur qui en fait son zélé serviteur. Captain America réagit enfin. Il file pour l'Italie, sur l'île volcanique où le Crâne Rouge a élu domicile...



MATT SALENGER

De la Bretagne à l'Alaska

Comédien de théâtre surtout (il a joué Molière à l'école, puis Shakespeare), il n'a pas la carrure d'un balèze genre Reb Brown (le Captain America de la série TV). C'est justement pourquoi on l'a choisi.

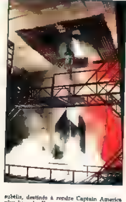
Captain America n'est pas aussi nationaliste, aussi américain, que le dit son nom. En effet Matt Salenger son interprète, parle plutôt bien le français. Et pour cause, il a passé une partie de son adolescence dans une famille de Rennes. Il pourrait très bien vous chanter *"Ils ont des chapeaux ronds.."*, dont il se souvient encore des paroles.

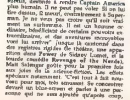
"Le producteur avait pensé à un type plus musclé que moi, à un body-buildeur. Albert Pyun n'y tenait vraiment pas. Je connaissais Albert Pyun bien avant **Captain America**. Il a aussitôt pensé à moi pour le rôle. Après deux minutes de discussion, une audition rapide en compagnie d'une actrice, j'avais le contrat". Les amateurs de gros bras seront donc déçus de trouver un comédien qui ne fréquente pas assidûment les salles de gym dans la tunique de leur héros. Mais le choix est somme toute logique. Captain America n'est-il pas au départ un certain Steve Rogers, invalide à la patte folle, et dur de l'oreille ? Difficile de le gonfler à outrance sans tomber dans le grotesque.

Matt Salenger connait bien **Captain America**. "Enfant c'était l'une de mes deux bandes dessinées préférées". Mais le comédien se montre inflexible en ce qui le concerne. "Je n'ai pas relu les bandes dessinées. Je ne voulais pas être influencé. Après les avoir parcourues de nouveau, je n'aurais pas pu me concentrer sur le personnage. C'est mon travail de le construire complètement, de le façonner à ma manière". Matt Salenger ne risquait pas de subir le poids du sérial ***Captain America*** des années 40, et du feuilleton: il en ignorait tout simplement l'existence jusqu'à ce que votre serviteur lui en parle. Il n'a rien perdu. Fondamentalement, ce nouveau Captain America demeure malgré tout assez proche de son modèle dessiné, assez proche de Superman. "On ne peut nier leur ressemblance. Mais les scénaristes du film ont réussi à s'en éloigner grâce à de nombreux détails



[illegible]





L'ignoble Red Skull

subtils, destinés à rendre Captain America plus humain. Il ne peut pas voler. Si on lui tire dessus, il meurt, contrairement à Superman. Je ne veux pas croire qu'il soit vraiment un surhomme. Il est un homme ordinaire, bénéficiant de certains pouvoirs extraordinaires, et des aventures incroyables vont lui arriver" Jusque là cantonné dans des registres rigides (le théâtre, une apparition dans Power de Sidney Lumet, et la lourde comédie Revenge of the Nerds), Matt Salenger goûte pour la première fois aux joies de la science-fiction. Les effets spéciaux notamment. "C'est tout à fait nouveau pour moi, très amusant. Se concentrer devant un blue-screen et parler à une personne qui ne sera ajoutée qu'après coup, demande une imagination très active. Moi qui avait l'habitude de discuter très calmement devant la caméra !" Mais le supplice pour Matt Salenger ne vient pas des trucages optiques, plutôt de la combinaison du Captain. "Elle est effroyablement chaude. Je sue à grosses gouttes là-dedans, et je dois bien perdre un kilo par jour" La torture est d'autant plus vicieuse que le héros ne cesse de courir du début à la fin, doublé de temps à autre par un cascadeur-acrobate qui a bossé pour Stallone et Schwarzenegger. Matt Salenger ne dit pas non à un **Captain America II**, pour lequel il a d'ailleurs déjà signé. Comme le budget du premier n'a cessé de grimper (de 3 millions de dollars, il est passé à une dizaine), la confiance des producteurs semble inébranlable. Décembre 89 dira si la conception "humaine" du super-héros est payante, si l'idée d'un justicier ultra-nationaliste, drapé dans une combinaison chatoyante, tient encore la distance, à l'aube de l'an 2000. Les réponses sont loin d'être évidentes.

Matt Salenger n'a rien d'un colosse californien, d'un fier à bras. Il ne ressemble ni à Christopher Reeve, ni à Arnold Schwarzenegger, et pourtant il constitue un Captain America crédible. Michael Keaton n'avait a *priori* rien pour lui, mais son Batman est formidable. Alors ?

Marc TOULLEC

CALME BLANC

Phillip Noyce

Entretien



Une mer d'huile, deux grands voiliers, un couple encore sous le choc de la mort d'un enfant, un inconnu seul survivant d'un rafiot à la dérive... Mais l'inconnu est un psychopathe dangereux. Il séquestre la femme, tandis que son mari part explorer son bateau. Suspense, sueurs froides, grande maîtrise technique, images superbes... *Calme Blanc* cloue au fauteuil. Phillip Noyce et son producteur George Miller, celui des *Mad Max*, remplissent magistralement le cinémascope. Noyce, qui vient de terminer *Blind Fury* avec Rutger Hauer, auteur de quelques épisodes du *Voyageur* et de deux ou trois fleurons du cinéma australien (inédits), tient fermement la barre...

Impact : *Calme Blanc a déjà été adapté par Orson Welles. Son film demeure inédit. Vous le connaissez ?*

Phillip Noyce Oui. Il s'agit de **The Deep**. Tout le monde sait qu'Orson Welles est un maître du cinéma et, bien sûr, personne ne tient à être accusé d'avoir copié ou volé Orson Welles, surtout maintenant qu'il est mort. Nous avons délibérément choisi de ne rien savoir de son travail; nous n'avons pas vu le film, ni lu ses manuscrits. Nous ne connaissons rien de son approche du sujet. Même les biographies qui lui sont consacrées se contredisent à propos de **The Deep**. Certains prétendent qu'il n'a pas pu terminer le film. D'autres le contraire.

I. Vous êtes parti d'un livre de Charles Williams que vous avez pas mal modifié à la rédaction du scénario.

P.N. : Dans **Calme Blanc**, lorsque Sam Neil pénètre dans le voilier à la dérive, il découvre des cadavres mutilés. Dans le livre, son personnage découvre des gens encore en vie. Le livre procède davantage par flash-back expliquant la névrose du héros, comment il est devenu fou. La plupart des motivations fournies ressemblent malheureusement à ce qu'était la psychanalyse au début des années 50. On ne peut de nos jours définir aussi facilement ce qu'est la folie, nul ne peut prétendre qu'on est fou parce qu'on porte des chemises vertes, et pourtant on sait que porter des chemises vertes est un signe de folie. Donc, pour supprimer ces retours en arrière, nous avons tué les gens. Ce qui donne du coup beaucoup de force au drame qui s'est noué. Bien sûr, on se demande si c'est bien le prétendu fou qui les a tués. La frustration du mari est accrue par l'idée que sa femme puisse être, à bord, seule avec un tueur qui mutile ses victimes. Nous voulions faire un film aussi sobre que possible, aussi simple que possible, nous éloigner des effets des **Griffes de la Nuit** par exemple.
Nous avons également modifié le prologue. Le roman présente un couple en train de partir en vacances. Mais, pour que le spectateur soit tout de suite accroché, agrippé par l'histoire, nous avons fait précéder ce départ par la mort d'un enfant. De plus, la femme, dans le livre, a 36 ans. Elle en a 23/24 dans le film, parce que l'actrice nous a tout de suite énormément plu. Elle n'a que 20 ans. Les relations entre elle et son mari, plus vieux, ont donc été transformées. Elles sont devenues une relation père/fille, l'expérience et la noblesse d'un côté, la jeunesse et la volonté de l'autre. Le drame ressemble encore plus à une épreuve initiatique. Dernières différences : il n'y a pas de chien dans le livre, et la femme ne couche pas avec le psychopathe.
Calme Blanc est pour moi une histoire d'amour maquillée en thriller.

I. Pourquoi avoir rendu le psychopathe si mystérieux ? On ne sait presque rien de lui.

P.N. : C'est l'un des atouts du film, ne pas trop savoir ce qui le pousse à agir ainsi. On peut avoir pitié de lui, on peut supposer qu'il n'est pas le tueur, ou s'il l'est, que c'est par instinct. On ne peut réellement déduire ce qui s'est passé sur le bateau.

I. : Les tournages en mer sont toujours épiques. Vous avez éprouvé les mêmes difficultés que Roman Polanski dans Le Couteau dans l'Eau ?

P.N. : La mer, c'est une horreur. Elle change de couleur toutes les trente minutes. Imaginez que vous tournez avec un homme noir qui devienne blanc et qui refuse de jouer tant qu'il n'est pas redevenu noir ! La mer, c'est exactement ça. Sa couleur dépend du soleil et des nuages. Elle est sombre le matin, puis bleu profond, puis bleu gris. Elle peut être verte ou rose, comme cela arrive l'après-midi. Un cauchemar. Des gens comme Spielberg pour **Les Dents de la Mer** ou John Huston pour **Moby Dick** ont déclaré qu'ils ne recommenceront plus jamais. La mer est capricieuse, incorruptible. L'argent n'arrange rien. Les règles de tournage ne sont plus les mêmes. Sur un plateau comme le nôtre, il faut savoir se montrer patient. Il faut faire la pause et attendre, alors que d'habitude on fonce. Nous avons eu également de la chance. Pas de tempête monumentale ou de mort ! Nous avions simplement à faire face à des tracas constants.

I. : Si la couleur de l'eau, l'éclairage, changent d'une heure sur l'autre, comment vous y êtes-vous pris pour tourner ?



P.N Le principal problème que nous avons eu à résoudre fut de respecter le storyboard et donc l'enchaînement des plans. Pour des raisons climatiques, on n'était pas en mesure de tourner en continuité. Certaines séquences nous ont demandé trois mois ! On filmait le plan n° 1 le premier jour, le plan n° 2 18 jours plus tard, le plan n° 3 le 32ème jour et ainsi de suite. De retour sur terre, un ordinateur réunissait le puzzle, l'assemblait, et nous indiquait la météo de chaque plan. Il nous donnait aussi le nombre de plans à compléter. Au bout de six semaines, nous n'avions rien de concret, à l'exception d'une quantité de plans différents. C'était très dur pour les acteurs qui devaient changer en permanence, aller de l'avant puis revenir en arrière et...
Cette manière de procéder a pu heureusement nous préserver de toute erreur.



L. Les plans sous-marins ont posé d'autres problèmes ?

P.N Nous avons trouvé une île avec une crique dans laquelle l'eau n'était pas trop agitée, entre autres par les passages de baleines. Il y avait aussi une montagne dans cette île, sur laquelle venait se briser le vent. Idéal pour le tournage. Sur une deuxième île, nous avons construit une piscine de 30 mètres de long, 20 de large et 10 de profondeur. Toute l'équipe vivait dans cette île, et dès que nous ne pouvions plus tourner sur la mer, nous le faisions dans la piscine. Celle-ci nous permettait de varier également les mouvements de caméra à l'intérieur et à l'extérieur des bateaux, et de les opposer à ceux, réels, que provoquaient le flux et le reflux de la mer. Construire ce studio nous est revenu cher, mais nous savions au moins à quoi nous en tenir.

L. Quelle est l'exacte contribution de George Miller à Calme Blanc ?

P.N Il est l'un des metteurs en scène de la seconde équipe, c'est-à-dire les gens qui se chargent des séquences sans les acteurs, surtout dans la dernière partie du film. Il est également l'un des trois producteurs du film. A l'époque de la production, il tournait encore **Les Sorcières d'Eastwick**. George Miller a collaboré au film comme n'importe quel autre producteur, s'occupant du casting, des lieux de tournage.. tout en étant à Hollywood. Puis il est revenu en Australie, et a réalisé certaines des images qui n'impliquaient pas d'acteur. Les secondes équipes s'occupaient des plans sous-marins ou pris d'hélicoptère, et ceux tournés sur les bateaux quand les comédiens n'étaient pas là. Je crois que **Calme Blanc** a été influencé par les **Mad Max**, bien qu'il soit différent. Je suis heureux d'avoir eu George Miller comme producteur et réalisateur de la seconde équipe. Il a influé sur le film de façon oblique, imprimant sa vision et son univers. Il nous a également fait confiance : nous avions dépassé notre budget et le temps de tournage de deux semaines, mais il nous a recommandé de ne pas faire un téléfilm. "Il faut le conduire en voyant grand, en voyant *cinéma*", disait-il. Pour le plan d'ouverture avec le train, je voulais une demi-journée. Il m'a répondu "Prends une journée !" Je lui ai dit qu'il y aurait 150 figurants, il m'a répondu "Non, non, il en faut 300. Allons-y !"

L. D'où vient Billy Zane, l'acteur qui incarne le tueur ?

P.N.. C'est la directrice de casting qui avait découvert Kathleen Turner et Mickey Rourke qui m'a apporté un jour sa photo, vers la fin des recherches pour le rôle. J'avais vu des centaines de photos, et je ne pensais plus le découvrir. Billy jouait les sosies de Marlon Brando dans les soirées hollywoodiennes, moyennant argent. J'ai répondu qu'il était trop costaud pour le personnage, mais elle m'a persuadé de le rencontrer. J'ai tout de suite su qu'il ferait parfaitement l'affaire.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction
Alain CHARLOT)


Dead Calm. Australie. 1988. Real.: Phillip Noyce. Scén.: Terry Hayes d'ap[illegible]
Dir. [illegible]
Reva[illegible]
Mitch[illegible]
Kidm[illegible]
36. D[illegible]
23 a[illegible]



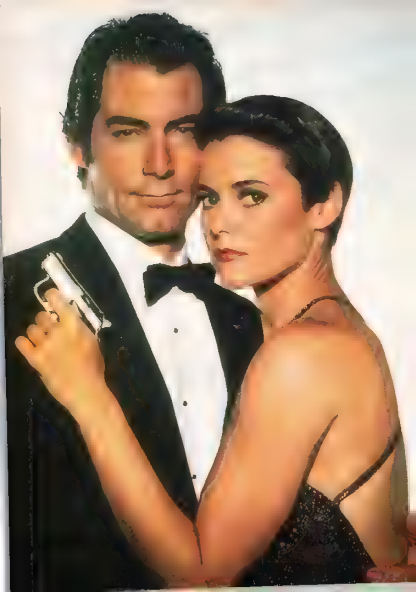
Le mari (Sam Neill),



la femme (Nicole Kidman)

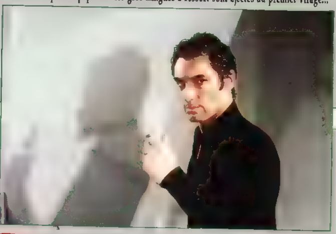


et l'intrus (Billy Zane)



PERMIS DE TUER

Seizième James Bond officiel, *Permis de Tuer* accommode l'ancien et le nouveau. Après *Dangereusement Vôtre* mené à vitesse de fauteuil roulant, *Tuer n'est pas Jouer* avait remonté la pente. *Permis de Tuer* appuie encore sur le champignon et décolle au sommet des montagnes russes. Les petites pépées et les gros flingues à ressort sont éjectés au premier virage...



Bond rénové, Bond dépoussiéré, Bond remis à neuf. La tendance post-Roger Moore a été entamée par **Tuer n'est pas Jouer**, **Permis de Tuer** la confirme. Même John Glenn, sénile dans **Dangereusement Vôtre**, semble reprendre du poil de la bête. Il n'y aura que les groupies de Roger Moore ou les vétérans des premiers Sean Connery pour regretter le virage. Ce Bond-là surprend, innove, se rit de lui-même et se prend très au sérieux quand il faut. Glenn et ses sbires font un magnifique boulot d'équilibriste. Et jamais, ils ne se cassent la gueule.

Première victime (consentante) du ravalement de façade : Bond himself. L'agent 007 désobéit aux ordres de "M" pour entreprendre une vengeance personnelle : liquider Franz Sanchez, gros bonnet de la drogue, meurtrier de la femme de son ami l'agent yankee Félix Leiter dont la jambe droite a été grignotée par un requin. Dessaisi de son fameux permis de tuer, Bond s'allie avec une Pam Bouvier aussi jolie que pleine de ressources. La corrida commence...

Terminé l'univers clownesque et science-fictionnel taillé sur mesure pour Roger Moore, finis les gadgets à gogo et les gros lolos à foison. Le petit monde de l'espionite internationale prend les dimensions humaines de Timothy Dalton. Même ce bon vieux "Q" semble ne plus croire en l'artillerie qu'il met régulièrement au point. Un tube de dentifrice explosif, un stylo-scie, un réveil matin radical. Le meilleur gadget se révèle finalement involontaire. Idem pour les nanas dont le statut s'est spectaculairement bonifié. A croire que le scénariste Richard Maibaum (un ancien présent à l'appel depuis Dr. No) s'est fait taper sur les doigts par Madame, lasse de vingt ans de machisme. Exit les beautés en bikini destinée ensuite à approvisionner les pages centrales des revues de charme. Exit surtout les comédiennes nulles et purement décoratives genre Tanya Roberts. Carey Lowell et Talisa Soto font mieux que jouer les pots de fleurs. La première, délicieuse en espionne espiègle; la seconde, adolescente mûre fessée par le vilain Sanchez. Heureux, on est heureux. D'autant plus satisfait que la violence ne cède pas trop aux interdits du spectacle familial. Elle est assez méchante parfois, assez cocasse comme l'atteste ce comparse électrocuté dans l'aquarium d'un poisson-torpille. Evidemment, **Permis de Tuer** ne chamboule pas les règles d'or de la série. Miss Moneypenny est toujours amoureuse de 007, exotisme de mise et luxe délirant de la résidence du méchant. Via une description jouissive de la corruption régnant dans les républiques bananières, une mise en boîte des prédicateurs véreux pressant comme un citron le téléspectateur crédule, ce seizième Bond se clôt sur le traditionnel morceau d'anthologie : une poursuite en semi-remorque tenant à la fois de **Mad Max II** et des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Avec missiles sol-sol pour couvrir de flammes l'intégralité du cinémascope.

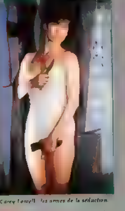
Marc TOULLEC

Licence to Kill. Grande-Bretagne/USA 1988. Réal.: John Glenn. Scén.: Richard Maibaum & Michael G. Wilson d'après les personnages créés par Ian Fleming. Dir Phot.: Alec Mills. Mus.: Michael Kamen. Cascades : Rém. Julienne et Paul Weston. SPFX : John Richardson. Prod.: Albert Broccoli & Michael G. Wilson. Int : Timothy Dalton, Robert Davi, Carey Lowell, Talisa Soto, Anthony Zerbe, David Hedison, Everett McGill, Pedro Armendariz Jr., Robert Brown, Desmond Llewelyn, Caroline Bliss, Don Stroud. Dur : 2H 12. Dist : UIP. Sortie nationale le 16 août 1989

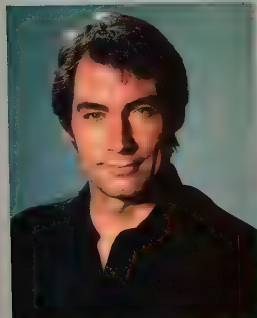
TIMOTHY DALTON

Entretien

Sean Connery était un dur, un macho a la gâchette facile, Roger Moore un équilibriste se tenant sur le fil de l'auto-parodie. Timothy Dalton est humain, simplement. Impitoyable dans la vengeance, incapable d'esquiver les manchettes d'une bande de ninjas survoltés, tout aussi incapable de choisir entre Carey Lowell et Talisa Soto... Bond fignolé par Timothy Dalton prend de l'ampleur. Un futur 008 ?



Carey Lowell, les armes de la séduction.



Impa. Vous avez franchi un véritable barrage en passant de Shakespeare à James Bond

Timothy Dalton Non, pas vraiment. La vie est faite de rôles différents et jouer James Bond, c'est également savoir qu'on apporte du plaisir à des millions de gens. C'est une joie pour moi de pouvoir changer radicalement de personnage. Je n'abandonne pas pour autant le théâtre, j'ai récemment joué sur scène une pièce du dramaturge américain Eugène O'Neil intitulée Touch of a Poet. Je continue de recevoir des propositions pour la scène. Incarner James Bond n'est pas une trahison. Le théâtre, le cinéma, c'est un peu la même chose.

I. Pensez-vous que Permis de Tuer soit plus accompli que Tuer n'est pas Jouer ?

T.D. Il y a deux différences majeures. L'une est le script. Tuer n'est pas Jouer était un mystère, personne ne connaissait l'énigme qu'il fallait résoudre. Et Bond s'intégrait en professionnel détaché et objectif. Dans Permis de Tuer il perd son objectivité: ce sont ses amis qui ont été touchés. Le problème est donc devenu plus personnel. Jusqu'au point, bien sûr, où il s'aperçoit que son approche n'est pas la meilleure. La seconde différence concerne le style. Je crois que l'on ramène Bond dans un monde qui est vraiment le sien, un monde dangereux et violent. Tuer n'est pas Jouer amorçait le changement, Permis de Tuer le concrétise réellement. Je dirais qu'il y a moins d'humour burlesque, l'humour y est noir. On prend Bond plus au sérieux et c'est ce que désirait Ian Fleming, je pense. On retrouve vraiment l'esprit des premiers James Bond.

I. Le scénario de Permis de Tuer a donc été écrit sur mesure pour vous ?

T.D. Oui. Mais là n'est pas le problème. Je crois avant tout qu'un auteur, qu'un scénariste doit écrire une histoire diablement bonne. Après, j'interviens et je joue. Il se trouve aussi que le scénariste travaille en sachant ce que j'apprécie le plus. Je respecte et j'admire les films de Roger Moore mais ils se sont vraiment très éloignés de l'œuvre

de Ian Fleming. Je n'aurais pas voulu les interpréter. Il y aura des gens pour ne pas aimer la nouvelle tendance, je le sais mais tant pis !

I.: Quelle a été votre première expérience, votre premier contact avec James Bond ?

T.D. J'ai vu James Bond contre Dr. No au cinéma à l'époque de sa sortie. Le film fit parler de lui. Maintenant ses audaces semblent inexistantes mais à ce moment, il fit scandale à cause du sexe, de la violence. C'était la première fois que vous découvriez une femme en bikini. Et Bond envoie en toute conscience 6 balles de révolver dans le ventre d'un adversaire momentanément désarmé. J'avais alors 15 ou 16 ans. Le cinéma était, à cette époque, démodé, un peu vieillot. Dr. No s'est saisi du genre et l'a secoué comme on secoue un prunier. Un film d'aventures rénovait le cinéma britannique.

I. Concernant le sexe et la violence, vous pensez que Bond peut nous offrir plus ?

T.D.. Il n'y a jamais eu, ou si peu, de sexe dans les James Bond. Pas selon les standards modernes. Il faut insuffler de l'air frais constamment et ne pas verser dans la parodie. Si la série continue, c'est la preuve que nous n'en sommes pas à nous singer. Permis de Tuer n'a rien d'une parodie.

I. Le méchant, Franz Sanchez, ne ressemble pas aux précédents, genre Curt Jurgens, Christopher Walken, Michael Lonsdale... Il est crédible

T.D.. Avant de tourner, j'ai parlé du personnage avec son interprète, Robert Davi. Je tenais à ce que le film soit plus dur, plus sombre et, peut-être, plus réaliste que tous ceux qui ont précédé. Alec Mills, le directeur de la photographie, et la texture du scénario sont allés dans ce sens. De même, Robert Davi n'a pas composé un méchant théâtral, caricatural. C'est un comédien qui possède une réelle épaisseur et tout son travail s'est voulu réaliste. Beaucoup d'éléments de Permis de Tuer sont forts, sales, maussades, ce que j'apprécie. Un de mes trois vilains favoris dans les James Bond est Gert Froebe dans Goldfinger. Une superbe performance dans un film magnifique. Robert Davi a également apporté quelque chose d'unique dans la série.

I. Travailler sur les James Bond c'est travailler sous contrat ?

T.D. Si j'en avais un, je le maintiendrais secret. Mais ça n'est pas le cas. Il n'y a aucune garantie. Si la série cesse de marcher, les producteurs arrêtent les frais. Permis de Tuer n'existe que grâce au succès de Tuer n'est pas Jouer. Et ainsi de suite. J'ai, bien sûr, un arrangement. Il y a jamais eu de contrat fixe dans l'histoire des James Bond.

I. 007 ne risque pas de vous lasser au bout d'un certain temp ?

T.D., Un James Bond, c'est travailler tous les deux ans. Ce qui laisse aux acteurs du temps pour faire autre chose. Pour l'instant, je suis heureux. On me propose des scripts variés. Ma vie privée, quant à elle, n'a pas changé. Je ne perds pas pied avec la réalité ; cela fait 20 ans que je suis acteur.

I. Certains rôles vous ont-ils marqué plus profondément ?

T.D.. Tous les rôles ont fait partie de ma vie. Je ne suis pas satisfait de tout. J'ai aimé jouer dans Hawks l'année dernière car le cancer est une chose qui me touche. Il ne s'agit pas là d'un scénario commercial mais j'ai été séduit par son courage. Toute l'équipe s'est impliquée et je suis fier d'avoir mon nom au générique. D'autres rôles, en revanche, m'ont déçu.



I. Qu'est ce qui vous a fait penser que vous feriez un bon James Bond ?

T.D. On m'avait déjà contacté deux fois. Et j'avais répondu par la négative. J'ai dit oui la troisième fois après avoir lu et apprécié le scénario. Je savais aussi que ce serait un défi important. Tout le monde donne son avis sur James Bond. De plus, le genre, le film d'aventures, m'était presque totalement inconnu. D'un point de vue international, Bond apporte plus que le reste du cinéma anglais

I. Interpréter James Bond demande de l'entraînement ?

T.D.. Je n'arrive pas à garder la forme. Je donne l'impression d'être en pleine forme mais ça n'est pas la vérité. On tourne scène après scène mais il s'écoule parfois beaucoup de temps entre chaque prise. Le principal est de rester fort mentalement. Le tournage d'un James Bond est épuisant. Il prend 20 semaines, 15/16 heures par jour, 6 jours sur 7. Au terme des 20 semaines, on est totalement à plat. Participer à un Bond n'est jamais dangereux à condition que l'on garde intacte sa motivation. Il faut travailler très étroitement avec les cascadeurs, les spécialistes des effets spéciaux. Etre sur le capot d'un camion n'est pas, en soi, compliqué. Il faut se concentrer.

I. La critique a beaucoup évolué vis à vis des James Bond ces derniers temps

T.D. Oui, elle le prend plus au sérieux. Elle ne se contente pas d'annoncer le film en trois lignes. Elle en parle maintenant sur plusieurs colonnes. La série des Roger Moore prenait un tournant trop comique. La majorité des journalistes ont pris en considération le changement

I. Bond lui-même n'est pas vraiment un ange !

T.D.. Il a des centaines de défauts. Il tue, il boit, il fume. Dans les romans de Ian Fleming, il prend des pilules. C'est un héros justement parce qu'il n'est pas parfait. Etre un héros c'est se surpasser dans des conditions extraordinaires alors qu'on est un être ordinaire.

I. On dit que James Bond se cantonne maintenant à une seule compagne par film par peur du SIDA !

T.D.. Soyons sérieux , James Bond n'a jamais été amoureux de plus d'une femme par film. Par contre, Ian Fleming brossait des personnages féminins forts, débrouillard et actifs. Un partenaire véritable en quelque sorte. Au cinéma, les femmes tendaient plutôt à être décoratives. Dans Permis de Tuer, Carey Lowell contribue à l'épaisseur de l'intrigue. Elle rejoint des actrices comme Diana Rigg dans Au Service Secret de sa Majesté

I.: Il y a vers la fin du générique une petite phrase mentionnant que tout abus de cigarette peut-être dangereux pour la santé. Quelle est la raison de sa présence ?

T.D.. Un député américain ou un sénateur, je ne sais plus, a vu le film avant qu'il ne sorte et, parce que le missile que l'on voit dans le Bond a un rapport direct avec un paquet de cigarettes d'une marque bien connue, il a décrété qu'il s'agissait de publicité déguisée. Il nous a créé certains problèmes et nous a ainsi obligé à placer cette ligne de dialogue en fin du film. Personnellement, j'aurais plutôt envisagé de l'introduire en plein milieu du film lorsque le missile est fabriqué. "Attention, fumer est dangereux pour la santé" (Rires). Cela aurait été plus drôle. Mais il était trop tard pour un quelconque changement. A l'origine, la correction ne devait concerner que les USA mais les copies ont circulé partout.

I. Certains reprochent aux James Bond d'être immuables, toujours les mêmes situations

T.D. Je comprends mais ce sont les films eux-mêmes qui constituent le changement, l'évolution. Vous pouvez déjà le percevoir entre Dr. No, **Bons Baisers de Russie** et **Goldfinger**. Les changements sont nettement perceptibles mais ils sont présents à l'intérieur d'un moule. Même le dernier Sean Connery **Jamais plus Jamais** est très différent de **Bons Baisers de Russie**. Le traitement suivant implique beaucoup d'extravagances technologiques, de comédie, des éléments contenus dans les premiers Bond et très *développés*. J'espère que vous voyez en moi un Bond encore différent

Propos recueillis par
Alain CHARLOT

ROBERT DAVI

Entretien

Le Contrat avec Arnold, *Les Goonies*, *Action Jackson*, *Piège de Cristal*... Robert Davi collectionne les rôles de brutes, de flics et de durs. La nuance n'est pas évidemment le point fort de ses metteurs en scène. Voilà ce qu'il introduit justement dans le rôle de Franz Sanchez, vilain de *Permis de Tuer*, milliardaire de la dope. De l'humour, une logique impitoyable dans la manière de mener ses affaires... En définitive, un affreux sympa...



Robert Davi et son animal de compagnie

Impact *Vous n'avez interprété jusqu'ici que des rôles de durs ou de méchants.*

Robert Davi Il faut bien commencer par quelque chose. On entame une carrière et à un certain point on oblique, on change de direction. Bogart l'a fait, ainsi qu'Edward G. Robinson, James Woods, Lino Ventura en France. Je viens d'achever un film dans lequel je suis un bon flic, un flic qui se fond dans la pègre et qui roule en Harley Davidson.

I. C'est tout de même pas facile de vous imaginer dans une comédie !

R.D.. J'adorerais pourtant en tourner. J'ai un sens de l'humour très personnel, qui se rapproche plus, par exemple, de la sensibilité européenne. Je préfère de loin un Mario Monicelli au remake raté de **3 Hommes et un Couffin**. Aux USA, je me vois plutôt dans un film de Barry Levinson comme **Tin Men** ou **Diner**

*I. Votre personnage de **Permis de Tuer** possède un solide sens de l'humour*

R.D.. Oui. Je le définis comme un existentialiste ou un nihiliste et son humour va de pair

I.. Comment se retrouve-t-on dans un James Bond ?

R.D. J'ai joué dans un téléfilm de trois heures intitulé **Terrorist on Trial**. J'étais un palestinien enlevé par les services secrets américains et jugé pour terrorisme. Albert Broccoli regardait la télévision au moment de son passage et le scénariste Richard Maibaum lui a demandé de se brancher sur la chaîne de **Terrorist on Trial**. Broccoli a immédiatement pensé que j'étais celui qu'ils recherchaient. J'ai rencontré John Glenn et le tour fut joué sans passer par des auditions pénibles.

I. Vous vous êtes documenté sur les dealers pour composer votre personnage ?

R.D. D'abord, Franz Sanchez n'est pas un dealer mais un empereur de la drogue. Il en existe trois ou quatre au monde et ils comptent parmi les hommes les plus riches de la planète. L'un d'entre eux est bien sûr Noriéga le Panaméen. Sanchez, mon personnage, est basé sur eux. Ils gagnent en moyenne huit milliards de dollars par an. Je suis

allé voir les gars de la *Drug Enforcement Agency* et j'ai eu accès à des dossiers incroyables indiquant la façon dont ils vivent et ce qu'ils ont fait pour arriver en haut de la pyramide. J'ai même rencontré un personnage qui les fréquente. Je me suis également familiarisé avec leur dialecte venant de Colombie, le Medellin, un langage qu'utilise le milieu de la drogue. Mais je ne suis pas allé jusqu'à revendre de la poudre !

I. Cela semble évident que le pays visé dans Permis de Tuer est le Panama

R.D.. C'est une synthèse de ce qu'on peut observer dans cette région. Le gouvernement américain offre de très fortes récompenses à qui fournira des renseignements ou des preuves contre les trafiquants de Panama. La corruption entre ces barons de la drogue et des hommes politiques n'est en aucun cas fictive. Certains ont été arrêtés et relâchés un jour après : les juges avaient été achetés. L'un de ces barons a fait venir les Rolling Stones pour une série de 5 concerts dans une discothèque devant 20 personnes ! Un autre s'est vu refuser l'accès à un hôtel : il a fait construire sa réplique de l'autre côté de la rue offrant ensuite de meilleurs services à un prix dérisoire. En très peu de temps, le premier hôtel a fait faillite. S'il y a un article qui ne leur plaît pas, il achète le journal. Une journaliste TV a eu le malheur d'en parler sur un ton sévère : elle a été renvoyée. Elle ignorait que ses propres employeurs étaient aux mains d'un de ces 3 ou 4 tout puissants.
Permis de Tuer vous offre non seulement un bon divertissement mais aussi une vision réaliste de ce qui se passe dans le monde. A ce niveau, le **Scarface** de Brian de Palma était plutôt une étude de caractères. Les types dont je vous parle ne prennent jamais de drogue. La drogue, c'est seulement le business. Ils sont à des années lumière du Pacino de **Scarface**. Je les compare à Donald Trump, promoteur immobilier new-yorkais extrêmement riche et influent, pour bien montrer qu'ils brassent des sommes colossales, qu'ils occupent une réelle position hiérarchique sociale. Mais je ne prétends pas que Donald Trump soit un gangster.

I. Avez-vous une vue moralisatrice sur le problème de la drogue ?

R.D. Non. J'ai joué mon personnage sans me préoccuper des notions de bien ou de mal. Je me suis contenté de le rendre juste et vrai. Strinberg, l'auteur de théâtre, avait l'habitude de dire : *"Il n'y a ni bien ni mal, seulement la vérité"*. Par la force des choses, je suis le méchant dans **Permis de Tuer**. Et si vous regardez les scènes de violence ou j'interviens, vous vous rendrez compte que je ne fais que réagir à la trahison. Vous resteriez tranquille si vous aperceviez votre femme dans le lit d'un autre homme ?

I.. Pourquoi pas ?

R.D.. (Rires). Sanchez, d'une part parce que les femmes sont son point faible, et d'autre part parce qu'il sait que pour obtenir le respect il doit se montrer dur, agit avec violence et cruauté. James Bond et lui auraient très bien pu vivre chacun de leur côté.

I. Sanchez serait donc le pendant négatif de James Bond. Les deux hommes se ressemblent

R.D.. Ian Fleming en parle souvent, surtout dans "Casino Royale". Les destinés de Bond et de ses adversaires se rejoignent en plusieurs points. Elles forment deux facettes d'une même pièce de monnaie. L'ennemi de Bond aurait pu devenir Bond et inversement , ce n'est qu'une question de lieu de naissance. Il n'existe qu'un fil ténu entre le héros et les méchants. C'est aussi pourquoi **Permis de Tuer** se rapproche des concepts de Ian Fleming. Je pense que le problème des précédents Bond provient du fait que les méchants paraissent incroyables, non crédibles. Sanchez marche car on y croit. Il n'y a pas plus de sang dans ce film que dans les autres mais il effraie plus du fait de son côté réaliste.

I.. James Bond est la solution idéale pour éliminer ces empereurs de la drogue ?

R.D. Les gouvernements ont tout essayé : le kidnapping, des escouades de tueurs, un demi million de dollars cash pour quiconque permettant la capture d'une de ces personnes. Il se peut que Noriéga prenne bien **Permis de Tuer**. J'ai joué dans une série TV, **Terre des Gangs**, consacrée aux célèbres gangsters de la Mafia, Vito Genovese, Lucky Luciano... J'ai appris que leurs équivalents actuels l'appréciaient. Au sujet de Franz Sanchez, Noriéga pourrait me dire : *"Eh, vous avez donné de moi un portrait précis"*. Il a de l'humour et le sens de la loyauté.

I. Permis de Tuer est un peu plus violent que la moyenne des Bond

R.D. Je ne trouve pas. La tête qui explose n'est pas plus violente que le cœur arraché de **Indiana Jones et le Temple Maudit**. En Angleterre la censure a coupé un peu de la séquence du requin, un peu du passage où je brûle et un morceau de la tête qui gonfle pour éclater. Aux USA, on l'a simplement classé PG 13, c'est à dire accompagné des parents quand on a moins de 13 ans.

I.: Le tournage d'un James Bond est une machine gigantesque. Vous n'avez pas été anxieux de vous voir broyé par son infrastructure ?

R.D.. Je ne me sens pas oppressé facilement. John Glenn entretient d'excellents rapports avec ses comédiens, il les conforte tout en s'assurant de la bonne marche de la logistique.

I. Vos goûts ne vont pas obligatoirement dans le sens des James Bond .

R.D.. Ce type de films vous fait connaître dans le monde entier, c'est le côté positif. Je préfère tout de même un cinéma qui va au cœur et qui s'adresse à l'intellect. J'aime **A Bout de Souffle**. Je ressens plus profondément les choses en Europe étant d'origine sicilienne. Je trouve plus excitant d'observer des rapports humains sur un écran qu'une dizaine d'explosions. J'admire des gens comme Francesco Rosi, Bernardo Bertolucci. Le cinéma américain c'est du coca-cola. En comparaison, les cinémas français et italien sont de vieux vins.

I. Vous écrivez également des scénarios en plus de vos activités de comédien.

R.D.. J'ai un script pour Gérard Depardieu, Isabelle Adjani et moi-même ! C'est l'histoire d'un gangster américain qui vient à Paris et tombe amoureux fou d'un mannequin, la petite amie de son oncle, un artiste. J'ai rédigé **The Dukes of Melrose**. Deux chanteurs des années 60, dont le style et la carrière sont brisées par l'arrivée des Beatles, essayent de refaire surface 25 ans après. D'ailleurs, j'ai étudié le chant. A 19 ans, j'étais le plus jeune chanteur d'opéra de la compagnie lyrique de Long Island. J'avais une voix de baryton.

Propos recueillis par
Alain CHARLOT
et Marc TOULLEC







ACTION 007 court toujours



L'ARME FATALE 2

Avec *L'Arme Fatale 2*, le duo Riggs/ Murtaugh déclare, via son représentant, la guerre à l'Afrique du Sud. Une prise de position très violente, pleine d'humour, placée sous le signe de l'action.

La recette est archi-connue. Elle est aussi hyper-efficace.



On ne pourra pas vous le cacher plus longtemps, **L'Arme Fatale 2** est un film américain. De pure souche, à 100%, voire plus. D'ailleurs si vous avez quelque part, ancré dans votre crâne, l'image caricaturale du parfait produit US, vous allez enfin pouvoir lui coller un titre. Car dans **L'Arme fatale 2**, tout semble avoir été conçu, pensé, huilé, pour déchaîner l'enthousiasme du public. Miracle, c'est réussi même si les auteurs se sont résigné, pour arriver à leurs fins, à abandonner certaines notions essentielles du cinéma spectacle

Richard Donner lance cette fois le duo Riggs/Murtaugh sur les traces d'un trafiquant de drogue et leur impose la présence de Getz (Joe Pesci), témoin sous surveillance et comptable ayant blanchi de l'argent Ce dernier, coopératif, les mène à la demeure du trafiquant, un nommé Arjen Rudd (Joss Ackland), qui s'avère être un important diplomate représentant l'Afrique du Sud aux Etats-Unis L'homme est inattaquable mais Riggs et Murtaugh n'ont que faire de la loi lorsqu'elle entrave la justice.

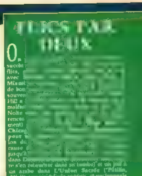
L'Arme Fatale 2 se situe à mi-chemin entre **Midnight Run** et **Piège de cristal**. Il emprunte au premier le ton léger de la comédie de "caractères" et au deuxième un goût prononcé pour la destruction. Le film de Donner se montre dans les meilleurs moments gonflé d'agressivité. Une planche de surf se transforme en guillotine et un plongeoir en champ de mines. Très méchant et vraiment surprenant au sein d'un film qui détruit plus souvent le décor que les personnages. Car Donner, qui tout petit devait faire exploser des pétards dans des boîtes de conserves à défaut d'arracher les ailes des mouches, est quand même réticent à filmer de trop près la mort de ses affreux, lui préférant une jolie explosion de voiture ou l'effondrement d'une résidence sur pilotis. Si le film fait preuve d'une violence inhabituelle pour ce type de produit, c'est parce qu'il joue beaucoup sur le volume sonore. Un côté assourdissant qui double l'impact visuel des images souvent désamorcé, on n'y échappera pas, par une réplique "drôle" ou un clin d'œil complice Débarrassé de toutes les invraisemblances d'un scénario qui sacrifie la logique à l'action, **L'Arme Fatale 2** s'avère un polar qui, tout en ménageant la chèvre et le chou, ne se refuse aucun débordement Et puis, pour les fans de Hong-Kong que nous sommes, Mel Gibson vidant son chargeur au fur et à mesure qu'il avance vers son adversaire et lui logeant à bout portant la dernière balle assassine dans le ventre (le lot commun de tous les néo-polars chinois), est une image tout à fait réjouissante. Une brève senteur d'Asie qui a la vertu de reléguer au second plan les défauts, finalement mineurs, du film.

Vincent GUIGNEBERT

Lethal Weapon 2. USA. 1989. Réal. : Richard Donner. Scén. : Jeffrey Boam d'après un sujet original de Shane Black et Warren Murphy. Photo. : Stephen Goldblatt. Mus. : Michael Kamen, Eric Clapton et David Sanborn. Prod. : Richard Donner et Joel Silver. Int. : Mel Gibson, Danny Glover, Joe Pesci, Joss Ackland, Derrick O'Connor, Patsy Kensit, Darlene Love, Traci Wolfe. Durée : 1H51. Dist. Warner. Sortie à Paris le 2 août

BOUCHEES DOUBLES

Ils reviennent et ils en sont très heureux. Mais *L'Arme Fatale 2*, contrairement à beaucoup de séquelles, se justifie pleinement. Difficile de laisser en plan des personnages pareils, difficile de fourrer au placard un potentiel pareil. Le cinéaste Richard Donner et Mel Gibson s'expliquent...



En 1987, Richard Donner déclarait bruyamment : "Non, je ne tournerai pas une suite à **L'Arme Fatale**". Cependant, les pressions sont fortes, très fortes, de la part de *Warner*, de la part du producteur Joel Silver, spécialiste des succès colossaux (**Commando**, **Predator**...). Fatalement, le réalisateur cède. "En général, lorsque j'achève le tournage d'un film, j'ai le sentiment d'en avoir fini avec celui-ci, d'avoir résolu de mon mieux les problèmes particuliers qu'il posait. On a tourné des suites de trois de mes films : **Sel, Poivre et Dynamite**, **La Malédiction** et **Superman**, et je n'ai jamais été tenté de les réaliser moi-même." Se destinant avant tout à des oeuvres originales, de première main, Donner fait donc une entorse à ses principes. Il a eu raison.

NUMERO DEUX

Lorsque Richard Donner dit oui, il a d'abord en tête de ne pas figurer en tant que metteur en scène au générique de **L'Arme Fatale 2**. "Je ne m'opposais évidemment pas à ce qu'on fasse le film, mais je comptais simplement le produire avec Joel Silver. Cependant, je me suis de plus en plus engagé dans sa préparation, je me suis passionnément attaché à ses personnages, à son scénario, et j'ai finalement décidé de ne céder mon fauteuil de réalisateur à personne !" Nouvelle histoire, nouvelles cascades encore plus spectaculaires, nouveaux méchants et un troisième larron : Leo, un petit bonhomme coquelan comme un poulailler enfer d'une voix nasale. Mel Gibson et Danny Glover ont pour mission de protéger ce nabot, responsable du blanchiement d'un demi-milliard de dollars, l'argent de la drogue. "Le troisième compère du film est le comptable Leo Getz, personnage délirant, qui s'accroche à Riggs et Murtaugh parce qu'il a toujours rêvé d'être flic, d'avoir un flingue et une voiture avec une grosse sirène pour jouer au gendarme et aux voleurs. Joe Pesci était l'interprète idéal pour ce rôle. Lorsqu'il est venu auditionner pour Joel Silver et moi, nous pleurions de rire au bout de vingt secondes. Il forme avec Mel et Danny un trio loufoque digne des Stooges." Ce qui n'est pas forcément une référence vu la hauteur à laquelle volent les gags des susnommés. Heureusement, **L'Arme Fatale 2** se révèle plus drôle que la filmographie complète des Trois Stooges.



V.G.



Richard Donner abat dès le départ la carte de l'humour, y compris dans les situations les plus fortes. "Il y a entre les deux **Arme Fatale** une autre différence notable l'humour. Riggs et Murtaugh se connaissent bien. Ils font équipe depuis trois ans, et se comportent comme un vieux couple, se disputant sans cesse pour des idioties", confesse Danny Glover, victime malheureuse des plaisanteries de ses camarades (un bonsaï constellé de préservatifs) et cloué sur ses chiottes pour cause d'explosifs. Des potaches, ces flics !



DES FLINGUES... ET DU COEUR

Mel Gibson n'est pas homme à jouer les Rambo pour le seul plaisir de faire péter des kilotonnes de dynamite. "Le cinéma abonde en films musclés, mais il ne suffit pas de mettre de l'action sur l'écran pour attirer le public le spectateur doit d'abord s'intéresser aux personnages. C'est cela qui faisant la qualité et l'originalité de **L'Arme Fatale** Richard Donner commence toujours par situer minutieusement les protagonistes dans leur contexte avant de vous entraîner dans une infernale succession de poursuites et de coups fourrés C'est pourquoi Danny Glover et moi n'étions disposés à tourner **L'Arme Fatale 2** qu'avec lui" Bel exemple d'intégrité. Son personnage a subi une évolution nette, nécessaire à l'existence même du film. "Riggs était au plus bas lorsque nous faisions sa connaissance dans **L'Arme Fatale**. Il arrivait à résoudre certains de ses problèmes personnels au cours de ce film, et à surmonter ses tendances suicidaires. La porte est désormais ouverte à une nouvelle approche du personnage , c'est un des éléments qui m'ont donné envie de tourner **L'Arme Fatale 2** Mais, bien sûr, Riggs reste accroché au danger C'est sa drogue, et il ne saurait s'en désintoxiquer du jour au lendemain La différence avec **L'Arme Fatale** c'est qu'il évalue mieux les risques et n'a plus envie de mourir" Reste que ses exploits n'ont rien d'ordinaire, que sa manière de tuer les vilains nazillons est assez croustillante. Vertèbres rompues à coups de portière, chargeur vidé dans le ventre et à bout pourtant. . **L'Arme Fatale 2** n'est pas uniquement une aimable comédie...

LE CLOU

Les questions logistiques font partie intégrante d'une méga-production style **L'Arme Fatale**. Surtout le final qui doit coiffer en spectaculaire le reste de l'action. "Le clou du film est la destruction d'une maison réhaussée des collines d'Hollywood, montée sur d'immenses pilotis de métal. Lorsque j'ai lu le scénario, je me suis dit "Impossible, on n'y arrivera jamais Joel Silver, le décorateur Mike Riva et moi-même avons étudié le problème pendant des mois. Je me refusais à utiliser une maquette, car j'avais besoin de la présence physique des acteurs dans le champ. Nous avons finalement convenu qu'il n'y avait qu'une solution dupliquer cette célèbre demeure de John Lautner. et l'abattre" Artificier de talent Richard Donner construit deux répliques du bâtiment, l'une pour les intérieurs, d'un poids de 10 tonnes et pouvant tanguer grâce à un système hydraulique. L'autre, pour les extérieurs, est bâtie à 35 bornes de Los Angeles pour être démolie à 3 H 15 du matin sous les sifflets et applaudissements de l'équipe qui ne fait qu'anticiper les réactions du futur spectateur !

Cyrille GIRAUD

POLAR

L'ETE EN PENTE DOUCE

Le polar estival fait des vagues. Atteint par la canicule, il suit l'enquête d'un cabochard pistant le tueur de femmes (*Calendrier Meurtrier*), montre des crocs limés (*Chien de Flic*)... British, accent à l'appui, Phil Collins se porte coupable du casse du siècle avant de vivre son rêve exotique au Mexique (*Buster*). Barman, Samuel Fuller tend la bouteille de gnole à une pop-star déchue (*Sans Espoir de Retour*) tandis que Patrick Swayze philosophe sur la profession de videur (*Road House*). Bronson, félin monolithique, visite, comme Harrison Ford dans *Witness*, nos amis les Mormons (*Le Messager de la Mort*). Chronologie et investigation sévère font la une de *L'Affaire Adams*.

CHIEN DE FLIC



**Voici le premier représentant de la nouvelle coqueluche du cinéma américain.
Flic + chien = des dollars par millions. Le duo traditionnel change, pas les scénarios. Cela s'appelle s'adapter.**

Le polar nouveau est arrivé chez l'oncle Sam. Et il n'augure rien de bon, sinon du cinéma hamburger à peine consommable. Sa nouvelle formule : un flic et un clebs. La combinaison flic (**Dragnet, Deux Flics à Chicago, Double Détente, L'Arme Fatale**...) ayant grillé ses dernières cartouches, les scénaristes se rabattent sur les chiens. Question script, cela ne change pas grand-chose, sinon quelques aboiements et crottes sur les tapis.

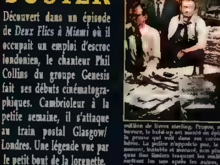
En matière de cabot le cinéaste Rod Daniel ne sort pas d'un chenil trois étoiles. Il porte à son actif un vilain passif : **Teen Wolf** et **Mon Père, C'est Moi**, deux comédies poids lourd. Autrement dit, **Chien de Flic** s'annonce mal. Très mal. Mais fonctionne quand même, porté par une mécanique rôdée, un rythme très "série TV", des péripéties déjà vues... Il ne s'agit pas d'un bon film mais impossible de s'ennuyer. C'est, comme on dit, un travail de pro qui connaît son boulot. La sauce mijotée par Daniel et son staff balance un flic du genre intrépide (James Belushi tout en bons mots) et un berger allemand du nom de Jerry Lee, dans une sombre histoire de trafic de drogue. Après moult combines, quelques morts de comparses, quelques menaces (le chien, les crocs à deux doigts de priver un malfrat de ses bijoux de famille), l'enquête aboutit à l'élimination des méchants. Voilà. Quelques clins d'oeil parodiques (notamment aux **Dents de la Mer**), une finesse hénaurme (Jerry Lee se tape un caniche dans une superbe mercédès...), des bons sentiments (Belushi et son collègue canin deviennent inséparables)... Emballé c'est pesé. **Chien de Flic** a fait bien marché au box office US. Les portes du chenil sont désormais grandes ouvertes...

Marc TOULLEC

K-9. USA 1989. Réal : Rod Daniel. Scénario : Steven Siegel & Scott Myers. Dir. Phot. : Dean Semler. Mus. : Miles Goodman. Prod. : Lawrence et Charles Gordon/Universal. Int. : James Belushi, Kevin Tighe, Mel Harris, Ed O'Neil, James Handy, Daniel Davis, Jerry Lee. Dur. : 1H 42. Dist. : UIP. Sortie prévue le 2 août 1989.

BUSTER

Découvert dans un épisode de *Deux Flics à Miami* où il occupait un emploi d'escroc londonien, le chanteur Phil Collins du groupe Genesis fait ses débuts cinématographiques. Cambrioleur à la petite semaine, il s'attaque au train postal Glasgow/Londres. Une légende vue par le petit bout de la lorgnette.



L'attaque du train postal Glasgow Londres est l'une des légendes du banditisme en Grande-Bretagne. 1963, une dizaine d'hommes parfaitement entraînés arrêtent la locomotive, neutralisent (gentiment) les employés des postes et braquent un million de livres sterling. Propre, net, sans bavure, le hold-up est monté en épingle par la presse qui voit dans ses cerveaux des héros. La police n'apprécie pas, le gouvernement, instable et menacé, non plus. Quelques fins limiers traquent les malfrats, les arrêtent les uns après les autres, et leur collent une peine maximale (30 ans). Cependant, Buster Edwards et Bruce Reynolds ont le temps de filer au Mexique dépenser le magot.

Pourquoi détailler l'attaque du train postal alors que d'autres l'ont si bien fait (surtout Trois Milliards d'un Coup de Peter Yates) s'est dit David Green ? Ok. Il brosse grosso modo l'affaire, décrit expressément les préparatifs, assiste au casse et déplore les représailles policières. Vite fait, bien fait. David Green n'a vraiment pas pour objectif d'apporter sa contribution à la démonstration du casse du siècle. C'est Buster qui l'intéresse. Buster, magnifiquement incarné par le chanteur Phil Collins, sorte de Bob Hoskins avec plus de cheveux et moins de brioche.

Buster est un smicard du crime, un père tranquille du cambriolage. Sa femme attend un enfant ; il met à sac les rayons couches et biberons d'un grand magasin. Pour assister à un enterrement, il dépossède un mannequin de son complet-veston... Buster aime la routine, le train-train et gagne peu. Jusqu'au jour du train postal Glasgow Londres. Le modeste truand, les poches pleines, réalise enfin son rêve : vivre au Mexique. Mais June, son épouse, ne supporte pas l'oisiveté, le climat et la nourriture. Retour à Londres. Buster la suit de peu, sachant qu'il risque la prison. Pas vraiment polar, très british dans son humour, authentique, Buster attire la sympathie. La personnalité de Phil Collins y contribue largement. Mignon mais voué à l'échec, vu la sortie calamiteuse qu'on lui a réservé.

Marc TOULLEC

[illegible] Grande-Bretagne. 1988. Réal.: [illegible] Green. Scén.: [illegible] Shindler. Dir. Phot.: Peter Strauss. Mus.: Simon Holland. Chansons ("Two Hearts, Big Noise" et "Groovy Kind of Love") interprétées par Phil Collins. Prod.: Norman Heyman. N.F.H. Productions. Int.: Phil Collins, Julie Walters, Larry Lamb, Stephanie Lawrence, Michael Attwell. Dur.: 1H 43. Dist.: 20th [illegible]. Sortie le [illegible] juillet 1989.

CALENDRIER MEURTRIER

Un tueur liquide douze femmes. Selon un rituel quasiment scientifique. Il y a là matière à suspense haletant. Mais les responsables de *Calendrier Meurtrier* ont sabordé le navire.

Volontairement...



Encore un syndrome du cinéma américain. On prend un talentueux réalisateur étranger (de langue anglaise si possible) et on lui colle un projet foireux sur lequel il n'a qu'un contrôle très limité. L'irlandais Pat O'Connor réalise donc en Angleterre Cal et Un Mois à la Campagne, lesquels récoltent récompenses et grande estime. Vlan, aveuglé par l'auréole d'Hollywood, il tourne aux States Stars and Bars avec Harry Dean Stanton dont on ne sait goutte. Quoiqu'il pense de son Calendrier Meurtrier, Pat O'Connor devra se montrer vigilant dans les années à venir, histoire de ne pas suivre le triste parcours d'un autre anglais, Gary Sherman, talentueux dans son domaine de prédilection (la série B avec **Descente aux Enfers** et **Réincarnations**) et archi-nul quand il fait dans la soie (**Poltergeist III**).

"A la lecture du scénario, j'ai tout de suite été fasciné par les personnages et leurs relations. Ce film parle essentiellement de trahison, mais son style est celui d'une comédie noire ; même les scènes les plus sérieuses ont une dimension comique". O'Connor semble encore y croire, dans cette production Norman Jewison. Quelles que soient les intentions du scénario, celui-ci est plein de trous béants. Un tueur étrangle des femmes suivant une stratégie très particulière. Une par mois, dans un style d'immeuble bien précis, suivant les cycles lunaires... Les limiers de Scotland Yard, Sherlock Holmes en tête, auraient bondi de joie. Un psychopathe brillant, défiant la police et agissant selon une logique cryptée. Malheureusement, scénariste comme metteur en scène se foutent royalement de leur suspense. On ne connaît pas les motifs du tueur, on ne dévoile pas son visage (si, maquillé de cirage noir mais pourquoi ?).

A croire que le monteur a sucré quelques séquences au passage... Calendrier Meurtrier restera donc une énigme sans réelle solution. Toujours dans le vague, le scénariste se montre peu explicite sur le passé des personnages suggéré à travers les dialogues. Procédé facile mais qui en dit peu sur les personnages de Kevin Kline, Harvey Keitel et Susan Sarandon. Il est question de corruption, de trahison amoureuse.

Film boiteux, Calendrier Meurtrier se permet heureusement une belle brochette de comédiens. Rod Steiger (le maire) gueule fort, Susan Sarandon joue les bourgeoises coincées, Harvey Keitel prend une mine constipée tandis que Kevin Kline, ancien flic devenu plombier puis réintégré pour les besoins de l'enquête, joue les funambules entre les registres. Le plus drôle dans cette galère : Alan Rickman, chef des terroristes dans Piège de Cristal, en peintre bizarre et mystique se découvrent de grands talents pour l'investigation !

Cyrille GIRAUD

The January Man. USA. 1988. Réal.: [illegible] O'Connor. Scén.: John Patrick Shanley. Dir. Phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: Marvin Hamlisch. Prod.: Norman Jewison et Ezra Swerdlow, MGM. Int.: Kevin Kline, Susan Sarandon, Mary Elizabeth Mastrantonio, Harvey Keitel, Rod Steiger, Danny Aiello, Alan Rickman, Faye Grant. Dur.: 1H [illegible]. Dist.: UIP. Sortie le 19 juillet 1989.

SANS ESPOIR DE RETOUR

Hollywood ne veut plus de Samuel Fuller. A moins que ce soit Samuel Fuller qui ne veuille plus d'Hollywood. Quoiqu'il en soit, les caractères sont incompatibles. Le cinéaste engagé et frondeur des *Maraudeurs Attaquent*, de *Dressé pour Tuer*, d'*Au-Delà de la Gloire* tourne maintenant en France et prouve que ses 80 printemps (pour bientôt) n'ont pas entamé son immense talent...

David Goodis et le cinéma, une longue histoire, souvent malheureuse, souvent pitoyable pour le grand écrivain de romans noirs américain. **La Course du Lièvre à Travers les Champs** de René Clément, **Tirez pas sur le Pianiste** de Truffaut, c'est bien, très bien mais **Rue Barbare** de Gilles Béhat et surtout le ripoliné **Descente aux Enfers** de Francis Girod cela tient carrément de la haute trahison, du détournement de chef-d'oeuvre.

Difficile de bâtir à l'écran les univers craspec, labyrinthiques et nocturnes de David Goodis. Beineix avec **La Lune dans le Caniveau** a bien failli réussir mais ses personnages ne retrouvaient jamais le désespoir profond, la chute vertigineuse des acteurs du bouquin. Dommage. Samuel Fuller prend le relais et s'attaque au livre le plus sombre de l'écrivain, "Sans Espoir de Retour". Un livre poisseux, quasiment olfactif tellement les descriptions de Goodis empestent les haleines d'alcoolos, les trottoirs crasseux. Dans les grosses pattes gantées de caoutchouc d'un Francis Girod, un roman de Goodis donne un **Descente aux Enfers** hyper clean, bien propre sur lui. Fuller n'est pas Girod. Le papy terrible du cinéma américain (installé en France cependant) plante son décor dans la ville la plus déglinguée du vieux continent, Lisbonne (mais sans jamais la nommer), veille à ne jamais situer son intrigue dans le temps. **Sans Espoir de Retour** plonge dans les immondices. Un coup de marteau en pleine gueule ouvre le film. Une émeute raciale provoquée par Eddie (Marc De Jonge) dans le but de faire baisser les cours immobiliers du quartier. Mais ce bougre d'Eddie a une petite copine, Célia (Valentina Vargas) dont la vedette de la chanson, Michael (Keith Carradine) tombe amoureux fou. Du genre possessif, Eddie bastonne Michael à mort et, pour faire bonne mesure, lui sectionne les cordes vocales. Le chanteur sombre dès lors dans la cloche. Il picole la moindre goutte d'alcool, pionce dans les caniveaux et trouve finalement matière à se venger d'Eddie. Evidemment, les inconditionnels du livre diront que Goodis était encore plus désespéré, que ses écrits puent la mort à cent lieues à la ronde... Peut-être bien. Toujours est-il que Samuel Fuller (bientôt 80 berges, mais toujours alerte) réussit souvent à restituer le monde glauque et putride de l'écrivain. Le pavé est sale, les bâtiments tombent en ruine, il fait presque toujours nuit, les bâteaux au quai croulent sous la rouille, Keith Carradine porte des fringues raides de crasse... Goodis est bien là. Fuller aussi. Toujours sec dans la violence, toujours aussi dur avec ses personnages, maîtrisant (presque) à la perfection un récit abstrait. Il rate deux séquences : Keith Carradine chantant sur scène dans un costume étoilé que même Elton John trouverait "too much" et un vidéo-clip dans le film vraiment trop putassier et mode pour s'y insérer parfaitement. Après l'échec des **Voleurs de la Nuit**, Fuller remonte la pente. Vers une seconde jeunesse ?





Marc TOULLEC

... 988 Réal Sam... Fuller Scén Samuel Fuller et Jacques Bral d'après le roman de David Goodis Dir Phot Pierre William-Glenn. Mus Karl Heinz Schafer Prod Jacques Bral et François Besson; Thunder Film International; FR3; Animatografo Int Keith Carradine, Valentina Vargas, Andréa Ferréol, Marc De Jonge Bernard Fresson Bill Duke Rebecca Potok Dur 1H 30 Dist Bac Films Sortie prévue le 9 août 1989

ROAD HOUSE

La nostalgie camarade ! Le western n'est pas mort pour tout le monde. *Road House* l'exhume mais sans vraiment remettre ses clichés à neuf. Les méchants bastonnent toujours les pauv' villageois pour leur soustraire quelques dollars de plus. Déboule le justicier qui distribue généreusement les gnons. Revigorant à condition de savoir le prendre par le bon bout...



Patrick Swayze en pleine action.

Roadhouse concourt à la réhabilitation des videurs de boîtes de nuit. Tous des brutes épaisses, des molosses à la cervelle d'oiseau ? Non. Patrick Swayze lit les mémoires de Jim Morrison, pratique les arts martiaux et frappe uniquement en dernier recours. C'est en quelque sorte un shérif du vieil Ouest, un boxeur hanté par le souvenir d'une mort qu'il a provoquée sur le ring. Il accepte la proposition du patron du Double Deuce, une boîte mal famée du Missouri. Le boulot est dur : le videur en place le défie immédiatement, une serveuse vend de la poudre dans les toilettes, le barman se met, en douce, un pourcentage dans la poche et les bagarres sont incessantes... Et il y a surtout Brad Wesley (Ben Gazzara) qui règne en maître sur la ville et rançonne allègrement les commerçants. La lutte s'engage et les cocards s'accumulent...

Classique ou conventionnel ? Roadhouse louine dans un demi-siècle de western pour en extraire tous les clichés du genre. Le propriétaire terrien aux troupeaux importants devient un homme d'affaires, le marshall un videur, la petite amie une doctoresse... C'est à peine si les changements sont perceptibles. Nostalgique du "bon vieux temps", Roadhouse enfile donc les clichés comme des perles et accommode l'ensemble de quelques notions actuelles (la philosophie des arts martiaux). Pas de doute, le film de Rodney Harrington se situe quelque part entre les suites, remakes, séquelles et parodies du cinéma américain des années 80. Surtout ne pas innover, surtout ne pas brusquer le spectateur, ne pas dévier du schéma traditionnel, se laisser aller à ce que chacun attend : du prévisible.

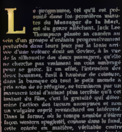
Mais le prévisible possède aussi ses charmes. A condition évidemment de savoir le prendre à un bon deuxième degré, comme une série TV zonotant des péripéties mille fois vues. Sérieux comme des papes, Rodney Harrington et son producteur Joel Silver (spécialiste des films balèzes genre L'Arme Fatale, Predator et Piège de Cristal) ne sourient jamais de leur "bon vieux western nostalgique". Ils jouent le jeu à fond la caisse, ils foncent tête baissée... Et toute cette candeur roule encore rond. Les hommes de main en prennent plein la tranche, le vilain Wesley regarde (de loin) son ex s'envoyer en l'air sur un toit au clair de lune et le bon finit par prendre d'assaut le ranch bondé de méchants. Justice est faite. Patrick Swayze (qui défraie actuellement la chronique avec ses ballets roses) frappe dur, Sam Elliott, les mains dans sa longue crinière, se souvient de Buffalo Bill et Ben Gazzara sourit du coin des lèvres en proférant des menaces.

Cyrille GIRAUD

Road House USA 1989 Réal Rodney Harrington Scén David Lee Henry et Hilary Henkin d'après un sujet original de David Lee Henry Dir Phot Dean Cundey (ex collabo de Carpenter Du bon boulot en scope) Mus Michael Kamen et The Jeff Healey Band Prod Joel Silver, Les Artistes Associés Int. Patrick Swayze Ben Gazzara Kelly Lynch (un confrère révèle que ses doudounes seraient siliconées) Sam Elliott Marshall Teague Red West Kevin Tighe Jeff Healey Durée 1H50 Dist UIP Sortie prévue le 6 septembre 1989

LE MESSAGER DE LA MORT

Le matou Bronson troque son fusil contre un stylo et mène pacifiquement l'enquête chez les Mormons. Les moyens ont changé, le résultat non.



Le programme, tel qu'il est présenté dans les premières minutes du **Messager de la Mort**, est du genre alléchant. Jack Lee Thompson plante sa caméra au sein d'un groupe d'enfants progressivement perturbés dans leurs jeux par la lente arrivée d'une voiture dont on devine, à la vue de la silhouette des deux passagers, qu'elle ne cherche pas vraiment un coin ombragé pour se garer. Et en effet, l'intrusion des deux hommes, fusil à hauteur de ceinture, dans la baraque où tout le petit monde a pris soin de se réfugier, se terminera par un massacre total d'autant plus terrible qu'à cet instant du film, c'est la gratuité qui détermine l'action des tueurs anonymes et non un vulgaire esprit revanchard ou intéressé. Dans la forme, où le temps semble s'étirer façon western spaghetti, comme dans le fond, cette entrée en matière, véritable centre mystérieux du film, est sacrément réussie. Seulement, et **Le messager de la Mort** n'échappe pas à la règle, la solution du mystère est souvent beaucoup moins passionnante que le mystère lui-même. Débarque donc Garr Smith (Charles Bronson), le Sherlock Holmes du journalisme qui apprécie à ses heures perdues de franchir les



frontières de son travail. Son enquête l'amène à découvrir une communauté Mormon dont certaines querelles souterraines semblent pouvoir expliquer les raisons du massacre. Jack Lee Thompson ne nous épargne rien des différences de cette communauté. Religion, tradition, fanatisme, crainte, indépendance... Bien qu'elle flirte souvent avec la caricature, sa vision toute en surface excite la curiosité. On espère s'enfoncer dans le mystère des Mormons, découvrir leur passé trouble, comprendre leur comportement. C'est à ce moment précis qu'un scénariste en mal d'inspiration crache le morceau. En innocentant d'une façon qui frise l'imbécillité la communauté, il entraîne le film sur le chemin du banal, du déjà-vu, du "whodunit". Une erreur grossière qui conduit, par un effet de boule de neige, à un final pitoyable à des antipodes de ce que le début laissait présager.

Vincent GUIGNEBERT

Messenger of Death 1988 Réal : Jack Lee Thompson Scén : Rex Burns Photo : Gideon Porath Mus : Robert O Ragland Prod : Pancho Kohner Int : Charles Bronson, Trish Van Devere, Laurence Luckinbill, Daniel Benzali, Marylin Hassett, Charles Dierkop Durée : 1H35 Dist : [illegible] Sortie prévue le 9 août 89

L'AFFAIRE ADAMS

La justice avait classé l'affaire Adams. Mais pas Errol Morris. Son film, aboutissement de quatre années de recherches, a tiré au clair un fait divers terrible.



Le 27 novembre 1976, David Harris vole une Mercury de couleur bleue, de l'argent et un pistolet de calibre 22 qui appartient à son père. En route vers Dallas, il s'arrête pour prendre un auto-stoppeur.

Le lendemain, aux alentours de minuit, le policier Robert Wood est abattu dans le quartier ouest de Dallas par un conducteur non identifié. L'équipier de Wood n'a pas eu le temps de relever le numéro d'immatriculation ni la marque de la voiture. Le 20 décembre 1976, des inspecteurs de la criminelle interceptent David Harris après avoir retrouvé la veille l'arme du meurtre dans un étang. Harris se serait vanté auprès de ses copains d'avoir "buté un salaud de flic". Interrogé, il dénonce son auto-stoppeur, un nommé Randall Adams. Pour ce dernier, l'enfer va bientôt ressembler à une partie de plaisir : bien que niant tout en bloc, il est "reconnu" par des témoins et condamné à mort le 3 mai 1977! Harris, quant à lui, a été relâché. Il n'avait que 16 ans. La date d'exécution du pauvre Adams est fixée le 8 mai 1979. La mort sera donnée par injection. Le 30 avril 79, la cour suprême de justice commue cette peine en emprisonnement à vie. L'affaire stagne ensuite sur plusieurs années pour rebondir en 85, date à laquelle un certain Errol Morris décide de coucher ce drame sur pellicule. Né en 1948, Morris a derrière lui deux films, que la presse qualifie de "surprenants" et "jamais vus". Le ton a de quoi surprendre en effet car le réalisateur ne peut concevoir de réalité à l'écran sans fiction et inversement. Comment ? Mystère, puisque **Gates of Heaven** et **Vernon Florida** sont inédits en France. Au début des années 80, Morris, faute de travail dans l'industrie du cinéma, piège des "WASP" de Wall Street qui trafiquaient sur le cours des actions, mais le boulot ne l'enchante guère. Il a alors l'idée d'un film qui s'appellerait **Dr. Death**, l'histoire réelle d'un psychiatre texan qui envoya à la mort un bon nombre de condamnés. Ce Dr Death allait être supplanté par Randall Adams. **The Thin Blue Line**, c'est-à-dire **L'Affaire Adams**, lui prendra presque quatre ans de sa vie, quatre ans au cours desquels Morris, patiemment, accumule documents photos, images d'archives, reconstitutions fictives jouées par des acteurs professionnels et entretiens. Quatre ans d'un labeur acharné qui culminera avec l'aveu de David Harris. Au terme de cet assemblage extraordinaire, Adams est encore en prison. Mais plus pour très longtemps : début 89 il est acquitté et déclaré innocent après 11 ans d'incarcération. L'homme a maintenant 37 ans!

En fin de compte, Errol Morris aura prouvé qu'il est possible grâce au cinéma de déplacer les montagnes. Qui aurait pu croire qu'un ancien détective privé allait moucher une justice, certes vasouillarde et approximative, mais aussi roublarde, retorse et quasi omnipotente ?

Alain CHARLOT

The Thin Blue Line 1988 Réal : [illegible] Morris Photo : Stefan Czapsky et Robert Chappell Mus : Philip Glass Prod : Lindsay Law Int (pour les scènes de fiction) Adam Goldfine, Derek Horton, Ron Thornhill, Marianne Leone, Amanda Caprio, Michael Nicoll Dist : Sinfonia Durée : 1H41 Sortie prévue à la mi-septembre

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

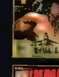


MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dario Argento, Blade Runner, R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper, Alien, Dick Smith.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, maquillages: Stan Winston.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Dossier King Kong.
47 Robocop, House II, Freddy III
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Chinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Near Dark, Willow.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.







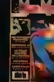
IMPACT

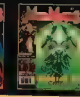
1 Commando, Rocky IV, George Romero.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja".
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Emprise des Ténèbres
15 Double Détente les "Emmanuelle", Beetlejuice
16 Spécial Rambo II, Munchhausen, de T. Gilliam
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989.
19 Munchhausen, Phantasm I et II, Twins.







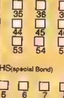






BON DE COMMANDE

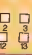
MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57 ☐ 58 ☐ ☐ 37HS(spécial Bond)



IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18







Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES**, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande. Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ PRENOM __________

ADRESSE__________________________

____

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, règlement joint.

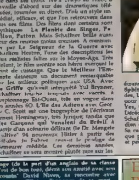
EXPRESSO



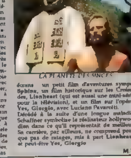
Charlton Heston dans LE SEIGNEUR DE LA GUERRE



HOLLYWOOD EN DEUIL



Franklin J. Schaffner appartenait à la race des seigneurs d'Hollywood, un metteur en scène à la poigne d'acier, aussi éclectique que difficile dans ses choix. Né à Tokyo en 1920, il travaille d'abord sur des dramatiques télévisées, tournées en direct. D'où un style immédiat, efficace, et que l'on retrouvera dans tous ses films. Des films dont certains sont mythiques : **La Planète des Singes**, **Papillon**, **Patton**. Mais Schaffner brille aussi pour des œuvres moins connues. A commencer par **Le Seigneur de la Guerre** avec Charlton Heston, l'une des descriptions les plus réalistes faites sur le Moyen-Age. Très violent, le film montre son héros exerçant le droit de cuissage. **Que le Meilleur l'Emporte** demeure un document remarquable sur les milieux politiques aux USA. Avec **La Griffe** qu'avait interprété Yul Brynner, Schaffner touche, toujours avec succès, à l'espionnage Est-Ouest, très en vogue dans les années 60. **L'Ile des Adieux** avec George C. Scott est une biographie de l'écrivain Ernest Hemingway, très lyrique; tandis que **Ces Garçons qui Venaient du Brésil**, à partir d'un scénario délirant (le Dr. Mengele "cultive" 94 nouveaux Hitler à partir des cellules du Fuhrer), réussit le prodige de demeurer crédible. Ces dernières années, Schaffner se sera montré plutôt rare sur les



LA PLANETE DES SINGES

écrans : un petit film d'aventures sympa, **Sphinx**, un film historique sur les Croisades, **Lionheart** (qui est aussi une mini-série pour la télévision), et un film sur l'opéra, **Yes, Giorgio**, avec Luciano Pavarotti.

Décédé à la suite d'une longue maladie, Schaffner symbolise le réalisateur hollywoodien dans ce qu'il représentait de meilleur. Sa carrière, par ailleurs, ne comprend presque pas de ratages, mis à part **Lionheart**, et peut-être **Yes, Giorgio**.

M.T

LES MEMOIRES D'UN CHAPEAU MELON



En un mot : jubilatoire. Il n'y a pas d'autres termes pour qualifier le livre "Chapeau Melon" (*Presses de la Renaissance*), mémoires du comédien Patrick MacNee, plus connu sous le nom de John Steed. Tandis que certains comédiens donnent dans la niaiserie enfantine et la fausse modestie (voir les mémoires de Pierre Richard antipathique lorsqu'il écrit et pourtant si sympa à l'écran), Patrick MacNee présente son existence avec un flegme tout britannique, un humour caustique passant d'un cynisme poli à une ironie paillarde, le comédien ne laisse guère d'ombre



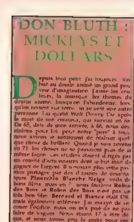
Patrick McNee en compagnie de Diana Rigg dans CHAPEAU MELON... (2ème série).

sur sa vie et celle de ses parents. [illegible] compte parmi les [illegible] les plus [illegible] que le Royaume-Uni ait [illegible]; l'un descend des litres de gin, un [illegible] des chevaux de course... Jamais [illegible], sa cruauté n'est qu'apparente. [illegible] véritable [illegible] humaine. Mais MacNee n'est pas tendre avec lui-même. Il décrit ses tendances alcooliques, ses qualités de Don Juan, et surtout son besoin de confort matériel. Jamais misérabiliste, le livre pétille comme une coupe de champagne. Plein d'esprit, maniant les mots avec une réelle virtuosité, le comédien décoche quelques flèches au passage (de la part d'un anglais de sa classe c'est de bon ton), décrit son amitié avec son "cousin" David Niven, sa rencontre avec Laurence Olivier, l'annonce de sa mort... Bourré d'anecdotes hilarantes, le livre dit tout sur l'aventure que fut la série *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* : le personnage de Steed passant du rôle de comparse à celui de vedette principale, l'innovation perpétuelle des scénarios... Et surtout les rapports entre Steed et ses collègues féminines. Honor Blackman qui, à une avance, répondit : "Allons, trêve de balivernes, Steed ! Ce n'est ni le moment, ni le bon endroit. Je sue comme un bœuf, j'ai les pieds en capilotade, et je dégage une odeur qui ferait fuir les mouches à quinze pas. Et de toute façon, la réponse est non !". A propos de Diana Rigg, délicieuse Mrs. Peel : "Parfois, nous n'hésitions pas à modifier les répliques pour laisser transparaître un sens de l'humour, très personnel, que nous partagions pleinement. S'il me fallait définir en quelques mots mon travail avec Diana, je dirais que j'étais comme ensorcelé par une petite sœur espiègle et malicieuse". Au sujet de Linda Thorson, pétillante Tara King : "A cause de ses rondeurs, Linda fut immédiatement invitée à se mettre au régime. En dépit de ses formes plantureuses, il y avait quelque chose dans cette fille qui me faisait irrésistiblement penser à... Vivien Leigh, bien que cette dernière fût toute menue". Lucide, drôle, informatif, passionnant, *"Chapeau Melon"* est un modèle de biographie.

M.T

EN PASSANT PAR DALLAS

Michel Voletti vous connaissez ? Un peu, il a été le correspond de *Mad et Impact* à Los Angeles, histoire d'élargir ses activités entre deux épisodes de séries TV. Car notre homme est comédien. Installé aux USA pendant huit ans, il joue les flics (*Arabesque*), les tueurs (*Cagney & Lacey*), les patrons de bar louche (*Simon & Simon*), les punks chefs de culte (*Sledge Hammer*), les présentateurs TV (trois épisodes de *Dallas*), les maîtres d'hôtel (*Agence Tous Risques*, *Clair de Lune*)... Via *Santa Barbara* et *Capitol* il figure dans **Le Clochard de Beverly Hills**, dans **Coup de Cœur** de Coppola. En France, il joue les silhouettes dans **L'Animal** (deux semaines de tournage, pour se faire gifler par Belmondo), **Peur sur la Ville** (comme Icare), **Rodriguez au pays des Merguez** (version pied-noir du *Cid*, dans laquelle il incarne Don Sanchez), **De l'Enfer à la Victoire** d'Umberto Lenzi (chef de la Résistance, qui se sacrifie pour Annie Duperey). En passant par quelques pubs et films industriels, il vient de travailler avec Georges Lautner (**Présumé Dangereux**), avec Robert Enrico (**La Révolution Française**, film dans lequel il interprète le Maire de Paris en 1789). Metteur en scène et acteur de théâtre (Sagan, Cocteau), il sera bientôt un flic français plutôt louche dans la nouvelle série yankee *Paire d'A*[illegible]. Une carrière bien remplie, et loin d'être terminée. A quand la cover d'*Impact*, nous a-t-il demandé [illegible]

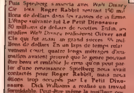


DON BLUTH : MICKEYS ET DOLLARS

Depuis tout petit j'ai toujours attribué au dessin animé un grand pouvoir d'imagination. J'aime les couleurs, la musique, les thèmes du dessin animé. lorsqu'on l'abandonne, lorsqu'on revient sur terre, on se sent une autre personne. J'ai quitté *Walt Disney Cie* après la mort de son créateur, qui survint en 66. De 65, date de mon arrivée, à 66, nous dessinions pour lui, pour notre "père" à tous. nous avions le sentiment de réaliser quelque chose de brillant. Quand je suis revenu en 71, les choses ne se passaient plus de la même façon. Les studios étaient dirigés par un comité d'actionnaires dont le but était de gagner de l'argent. Il n'existait plus cette passion partagée par des dizaines de dessinateurs. **Pinocchio**, **Blanche Neige**, voilà de bons films, mais en 7? nous faisions **Robin des Bois** et **Robin des Bois** n'est pas un très bon film. **Bernard et Bianca** était OK mais également inférieur. J'ai essayé de secouer l'édifice, mais on m'a prié de ne pas faire de vagues. Nous étions 17 à être déçus, et nous avons pris la porte pour réaliser **Brisby, le Secret de Nimh**. Mais **Brisby** n'a pas été distribué correctement et n'a par conséquent pas fonctionné commercialement. Après deux animations de jeux ordinateur, nous avons rencontré Spielberg, qui nous a proposé sa collaboration. Le résultat donne **Fievel et le Nouveau Monde**, à savoir 50 millions de dollars au box-office.



Don Bluth entouré de ses créatures



Puis Spielberg s'associa avec *Walt Disney Cie* lors. **Roger Rabbit** rentrait 150 millions de dollars dans les caisses de la firme. L'étape suivante fut **Le Petit Dinosaure**: 50 millions de dollars de recettes. Enfin, les studios *Walt Disney* réalisèrent **Oliver and Cie** qui fut aussi un grand succès: 55 millions de dollars. En un laps de temps relativement court, quatre longs métrages d'animation avaient prouvé que le genre pouvait être beau et rentable. Je crois qu'on peut parler d'une renaissance. Spielberg nous avait contactés pour **Roger Rabbit**, mais nous étions trop occupés par **Le Petit Dinosaure**. Dick Williams a réalisé un travail formidable. Peut-être même le meilleur possible. La première opération, lorsqu'on se lance dans l'aventure d'un dessin animé, est de fixer le budget en fonction du marché. **Fievel** nous avait coûté 9 millions de dollars. **Le Petit Dinosaure** nous en demanda 3 de plus. Il faut répartir l'argent durant la production, il faut payer les comédiens qu'on choisit pour leur voix, les graphistes qui conceptualisent et affirment les différents personnages, les peintres qui interviennent sur les décors, etc. La première partie du travail réel consiste alors à accumuler les idées, nous laissons le film dans un état indéfini. A un moment donné, après concertation, nous décidons de tout stopper. Ensuite, nous enregistrons les voix, puis nous y ajoutons une vague bande musicale. Et, à partir de ces éléments sonores, nous confectionnons une sorte de story-board, quelque chose qui ressemble à une BD. Nous projetons ce canevas sur un écran, aidés de la bande sonore, pour savoir si les deux se marient bien ensemble. Si c'est le cas, nous divisons le story-board en séquences, que vont se partager les dessinateurs. Après quoi, nous revenons à la bande sonore, et si l'harmonie entre l'image et le son reste parfaite, nous passons aux couleurs. Cela paraît simple, mais c'est un long processus. Ne serait-ce que trouver les voix. Dénicher Sara nous a obligés à auditionner près de 150 fillettes !

Propos recueillis par M.T.
Traduits et mis en forme par A.C.



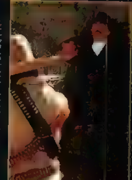
LE GRAND REX à la MUTUALITE

Pas de Festival du Film Fantastique au Grand Rex cette année, mais au Palais de la Mutualité (sis au 24 rue Saint-Victor dans le 5ème arrondissement, Métro Cardinal Lemoine), et ce, du 29 septembre au 8 octobre. La sélection, presque définitive, comprend quelques films connus comme **Elvira** (good), **Opera** (beurk), **Leviathan** (beuh). Robert Englund sera à l'honneur avec **976 Evil** et **Le Fantôme de l'Opéra**. Les Japonais présentent **Legend of the Over Fiend 2** (ultra gore, ultra sexué) et **GunHead** (*Goldorak* avec de vrais acteurs). Les Chinois de Hong Kong déléguent **RoboForce**, percutant et bande dessinée. Au rayon gore, nous trouvons **Toxic II**, **Horror Show**, **Demon Wind**. Un zeste d'héroïc-fantasy (**Warlock**), une aventure écolo (**The Return of Swamp Thing**), des rêves meurtriers (**Dream Demon**), de l'exploration sous-marine qui tourne mal (**The Rift** de Juan Piquer, youpi), un homme qui se transforme en serpent (**The Bit**, effets spéciaux du dément Screaming Mad George), des zombies (**Night Life**), et des diableries moyenâgeuses (**The Church**, de Michele *Bloody Bird* Soavi).

Il en manque encore une poignée mais la cuvée 89 promet beaucoup. ALLEZ Y EN MASSE

OLD GRINGO

Old Gringo, "Le Vieux Gringo", un titre qui sonne comme un anachronisme au sein d'une production récemment orientée vers l'âge ingrat, celui qui remplit les salles projetant un quelconque... Young Guns par exemple. Luis Puenzo abat donc ses atouts. Visages ridés mais déterminés à aller de l'avant, romanesque empreint d'une fraîche naïveté, come-back émouvant de deux stars (Gregory Peck et Jane Fonda), amorçant leur dernier virage...
En accompagnant ses personnages, l'écrivain Ambrose Bierce et l'enseignante Harriet Winslow, au cœur de la révolution mexicaine, Luis Puenzo se livre à un exercice délicat. Si Bierce et Winslow partent chacun de leur côté, sur un coup de tête, vers l'enfer du Sud, c'est pour s'éloigner de leur vie routinière à Washington. Old Gringo ressemble donc à un bain de jouvence marqué par l'envie de réapprendre à vivre... Mais, là où Ron Howard avec Cocoon et Steven Spielberg avec Kick the Can (*La Quatrième Dimension*) pouvaient, via le fantastique, se permettre toutes les ellipses d'un rajeunissement physique et mental, effets comiques ou larmoyants à l'appui,



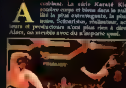
Luis Puenzo, prisonnier d'un univers où règne toute réalité, historique, datée, se doit de progresser par étapes. Une nouvelle expérimentation de la violence, le réveil de sentiments qu'on croyait à jamais enfouis sous le poids des années. En rencontrant une autre réalité, plus dure, une autre culture, plus enflammée, Bierce et Winslow, d'une certaine façon, ressuscitent.
Et c'est cette lente résurrection que Luis Puenzo cherche à décrire, avec le plus de précision, le plus d'attention possible. Seulement, par sa maladresse ou sa trop grande naïveté, Old Gringo en rajoute dans l'optimisme rose bonbon, ne cesse d'exploiter le joyeux folklore mexicain pour réchauffer le cœur de ses personnages (avec la reprise de "*La Cucaracha*", c'est à peine si on ne voit pas passer Speedy Gonzales !), et retrouve à fond, là où un brin de vérité aurait remis le film sur la voie de la franche réussite.

Vincent GUIGNEBERT

1989. USA. Réal.: Luis Puenzo. Scén.: Aida Bortnik et Luis Puenzo. Photo.: Félix Monti. Mus.: Lee Holdrige. Prod.: Lois Bonfiglio. Int.: Jane Fonda, Gregory Peck, Anne Pitoniak, Jimmy Smits, Jenny Gago, Jim Metzler, Patricio Contreras... Durée : 1H 45. Dist.: Columbia. Sortie le 27 septembre.

KARATÉ KID III

Accablant. La série Karaté Kid sombre corps et biens dans la nullité la plus extravagante, la plus noire. Scénaristes, réalisateur, acteurs et producteurs n'ont plus rien à dire. Alors, on meuble avec du n'importe quoi.



Dan devient adulte (à 27 ans, Ralph Macchio commence à ne plus avoir l'air d'un adolescent), tandis que Nuriyuki continue à dispenser quelques formules d'une grande sagesse. Cependant, l'élève se détraque et désobéit au maître : il affrontera le champion du vil Terry Silver. Voilà pour le scénario. Histoire d'étirer le film pour les 90 minutes nécessaires, on livre des cours gratuits sur la culture des bonsaïs. En sortant de Karaté Kid III, vous serez devenus des spécialistes de la plantation de ces arbres nains, et des ânes en matière de cinéma. La philosophie déversée par Pat Morita pompe sérieusement, avec ses formules exotiques, énigmatiques, et tout et tout. Réalisateur compétent parfois (Rocky), John Avildsen aligne les clichés déjà vus dans Karaté Kid I, revus dans Karaté Kid II, y compris l'entraînement sur fond de soleil couchant. Bill Conti déchaîne sa zizique japonisante, que le plus miteux des feuilletons TV n'oserait pas utiliser. Karaté Kid III c'est du néant qui brasse de la pellicule et des millions de dollars. Mais l'entreprise tient carrément du vol : les séquences d'arts martiaux sont expédiées *manu militari*. Après 45 minutes de blabla et de conseils en culture sous serre, la baston commence. Et s'arrête au bout de deux ou trois coups de pied. Idem pour le final. Conçu pour faire du fric (et, en effet, ça en rapporte encore beaucoup), Karaté Kid III est une grosse tumeur qui montre jusqu'à quel point les séquelles à outrance peuvent dégénérer. Il se situe au-delà de la nullité ordinaire.

Cyrille GIRAUD

The Karate Kid Part III. USA. 1989. Réal.: John G. Avildsen. Scén.: Robert Mark Kamen. Dir. Phot.: Stephen Yaconelli. Mus.: Bill Conti. Combats : Pat Johnson. Prod.: Jerry Weintraub. Int.: Ralph Macchio, Pat Morita, Martin Kove, Robyn Lively, Thomas I. Griffith, Sean Kanan... Dur.: 1H 51. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sorti le 19 juillet 1989.

ÉTAT DE CHOC

Savoir qu'il y a James Woods dans un film équivaut à faire un pas en avant vers le film en question. Woods, c'est ce gardien de prison de Fast Walking tirant sur un mégot les lèvres plissées tandis que Kay Lenz, agenouillée, lui prodigue des caresses... Woods, c'est également cet homme au crâne quasi rasé et meurtrier d'un flic qui argumente avec cynisme sa propre défense. Woods, c'est encore le journaliste azur et survolté de Salvador qui cavale parmi les cadavres en quête d'un scoop photo. Woods, c'est enfin le chien fou de Cop et l'allumé, au sens propre comme au sens figuré, de Vidéodrome. Woods le phénomène n'a jamais été autre chose que cette boule de nerfs ambulante qui dégoise deux cents mots à la minute, et malgré le fait qu'un tel acteur semble incontrôlable et surtout uniforme, les réalisateurs se l'arrachent à qui mieux mieux et ne tarissent pas d'éloges à son égard. Cronenberg le désirait pour Faux Semblants, Flynn pour Lock Up. Si je vous parle de Woods et non du film, c'est que ce



dernier ne présente qu'un intérêt, la présence du comédien justement. Tout va beaucoup trop vite dans cette histoire de couple parvenu qui se noie dans un océan de cocaïne. L'état de choc, vous l'attendez une heure et quand on vous annonce qu'il est dû à la drogue, le film change de direction sans pour autant se départir de sa vitesse extravagante. Woods et Sean Young, Mr et Mrs Lenny Brown, migrent de New York à Los Angeles où les attendent magouilles immobilières et fortune. Car jusqu'alors Lenny Brown ne vendait que des assurances contre les noûtats, vous savez ces petites bêtes qu'on trouve dans le gazon et qui vous bouffent les chevilles. A présent, tout leur sourit, ils sont riches et par-dessus le marché possèdent beaucoup d'argent. A ce stade de la projection, tentez une expérience, fermez les paupières et rouvrez-les. Surprise ! Woods n'a plus rien, pain de seigle. Refermez les paupières, rouvrez-les... Woods refait surface. Refermez... On en est à la coke, dérivatif puissant mais qui n'arrange rien. Bref, à part deux ou trois scènes qui nous mettent sous pression (imaginez Woods naturellement speedé après plusieurs rails !), cet État de Choc n'a rien d'apoplectique.

Alain CHARLOT

The Boost. USA. 1989. Réal.: Harold Becker. Scén.: Darryl Ponicsan. Phot.: H. Atherton. Mus.: John Williams. Prod.: Daniel H. Blatt. Int.: James Woods, Sean Young, John Kapelos, Steven Hill, John Rothman. Distr.: Fox. Durée : 1H36. Sorti le 19 juillet 1989.

AIR FORCE BAT 21

Quand le mésère s'abat sur une grosse superproduction américaine, cela donne une sortie parisienne comme celle de Air Force, Bat 21 interprété par deux stars, Gene Hackman et Danny Glover, partenaire de Mel Gibson dans L'Arme Fatale 1 & 2. Ok, Air Force a connu les affres sordides du bide aux USA mais le fourguer dans trois double-programmes parisiens relève de poursuites judiciaires. Enfin, faute de place dans un circuit traditionnel, le distributeur fait avec.

Air Force traite de la guerre du Vietnam sans recours aux artifices d'usage. Le conflit est vu assez modestement, assez humblement. Un colonel s'égare dans la jungle suite à une mission qu'il a lui-même mise sur pied. Les renforts s'organisent pour le retrouver. Deux hélicoptères, un petit avion de reconnaissance... L'affaire tourne mal. Un hélicoptère est descendu, ses 4 occupants idem... Le pauv' colonel reprend son errance dans la végétation et liquide bien malgré lui un paysan qui le menaçait. Pour la première fois, il tue un homme. Lui qui avait l'habitude de siroter son café dans les bombardiers. Du dessus,



c'est toujours plus facile, moins personnel. Tourné avec des moyens importants, avec un déluge d'explosions lors du final, Air Force ne laissera pas grande trace entre Platoon et le Casualties of War de Brian de Palma. Pas de remise en question capitale, pas d'interrogations sur le pourquoi de la guerre, Peter Markle (Young Blood) décrit avec précision une situation absurde, des morts inutiles et ne sert pas en palabres posthumes. Carré, efficace, comportant quelques jolies trouvailles (le vocabulaire du parfait golfeur utilisé pour feinter le Vietcong, la rencontre avec l'enfant qui révèle la présence d'un piège) Air Force, Bat 21 connaîtra une carrière plus estimable sur les écrans de télé.

Cyrille GIRAUD

Bat 21. USA. 1987. Réal.: Peter Markle. Scén.: William C. Anderson et George Gordon. Dir. Phot.: Mark Irwin. Mus.: Christopher Young. Prod.: David Fisher, Gary A. Neill et Michael Balson. Int.: Gene Hackman, Danny Glover, Jerry Reed, David Marshall Grant, Clayton Rhoner... Dist.: Eurogroup. Dur.: 1H 40. Sorti à Paris le 2 août 1989.

AMERICAN NINJA III

La série arrive en fin de course. D'ailleurs cet American Ninja III est tout bêtement le remake du Ninja Blanc, dont il reprend tous les éléments, en les modifiant à peine. Les marins en bordée deviennent des karatékas se rendant à un championnat du monde sur une île, il y a toujours le laboratoire secret où se déroulent des expériences suspectes, l'attaque finale très Ramboesque... Même la cérémonie Ninja, avec force démonstrations, est de la fête. Le scénariste n'a donc aucune importance dans ce film. Et le réalisateur ? Il réussit à nous faire regretter Sam Firstenberg, qui avait su conférer une certaine dynamique à ses Ninja, surtout à ceux interprétés par Sho Kosugi. Cedric Strundstrom ne se défend pas trop mal dans les combats, quand il a suffisamment de caméras pour les filmer sous tous les angles, mais sa mise en scène, qui pompe allègrement les grands angles de Firstenberg, demeure désespérément dévitalisée, amorphe. D'où l'impression de somnolence constante. Les péripéties font dans le déjà-vu mille fois, et tentent vainement quelques hardiesses, comme ces prises de kung-fu échangées sous l'eau. Au rayon des accessoires, on recense une aile delta. Le grand luxe, quoi. Niveau méchant, nous avons un infâme dictateur régnant sur une république bananière, un savant (Le Cobra, incarné par ce bon vieux Marjoe Gortner) expérimentant sur le héros un virus tenace, et une Ninjette plutôt mignonne, qui se révèle finalement être du côté des bons. A peine plus passionnant qu'un karaté philippin, peut-être mieux torché, American Ninja III prend le spectateur pour un con. Celui-ci le lui rend bien : le film termine sa carrière à 20.000 entrées-Paris, tandis que Le Ninja Blanc en avait fait 170.000 voici deux ans. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, et donnent donc une idée assez précise du niveau de cette séquelle idiote et inutile.

Marc TOULLEC



American Ninja III : BloodHunt. USA. 1988. Réal.: Cedric Sundstrom. Scén.: Michael J. Dutkie, Gary Conway d'après les personnages créés par Avi Kleinberger. Dir. Phot.: George Bartels. Mus.: George C. Klinton. Prod.: Harry Alan Towers/ Cannon. Int.: Steve James, David Bradley, Michele Chan, Marjoe Gortner, Calvin Jung... Dur.: 1H 35. Dist.: Pathé Europa. Sorti Paris le 19 juillet 1989.

CHERRY, HARRY ET RAQUEL

Mais ça pourrait être Harry, Cherry et Raquel ou Raquel, Harry et Cherry, ou encore, oui, oui, Cherry, Raquel et Harry (*voir aussi Cherry, Rerry et Haquel !*). Cherry et Raquel, pour les situer physiquement, sont l'antithèse de Jane Birkin (*les nanas de Russ Meyer, on le sait, sont à Jane Birkin ce que l'île flottante est à l'oeuf au plat*); Harry, lui, se contente d'être l'antithèse de notre rédac' chef bien aimé (*enfin...bien*), à savoir qu'il est baraqué, carré des mâchoires, et plein de flambe (*Toullec, on le sait, est plutôt carré de flambe, mâché et sans baraque*). Harry est flic dans le désert; il a donc loisir, sans trop se faire emmerder, d'user de son bâton à l'encontre de Cherry et Raquel. Raquel et Cherry, elles, sont excitantes dans le désert. C'est pas un métier mais ça occupe. Comme on se trouve, ne l'oublions pas, dans un film de Russ Meyer, on s'attend à la traditionnelle saga plouco-vaudevillesque. De ce point de vue, et quel point de vue, Cherry, Harry et Raquel ne déçoit pas (*... ceux qui n'ignorent rien des Mamelles Story, Big Boobs, et autres Spécial Gros Seins...*). Meyer qui, à 78 ans, tourne comme s'il en avait trente de moins, nous refourgue son bain de jouvence, ses images au débit souple (Ah, Charles Napier courant vers la caméra, à poil et botté (*comme le chat ?*), ses lesbiennes se frottant contre les rochers, son commentaire off parodiant les sermons du ciné américain. Exhétéro, exhétéro... Une telle liberté de ton a de quoi abasourdir, et séduire. Séduits et abasourdis (*virgule*) nous le sommes (*virgule*) et nous lançons ce message qu'intercepteront *ouvrez la parenthèse-virgule-fermez la parenthèse espérons-nous* (,) Meyer (*deux points, soufflez...*) lui qui sut inventer le premier flic nudiste à mâchoire carrée dans le désert, tu peux venir filmer les locaux de l'unique magazine où les journalistes bossent nus comme des vers (*démonstration à but non lucratif toutes les veilles de bouclage entre 22h30 et 3H*).

GARE AUX FLOTTEURS !

Cherry, Harry & Raquel. USA. 1970. Réal.: Russ Meyer. Scén. : Russ Meyer et Tom Wolfe. Photo. : Russ Meyer. Mus. : Igo Kantor, William Loose. Prod. : Russ Meyer. Int. : Charles Napier, Uschi Digart, Larissa Ely, Linda Ashton, Bert Santos, John Milo... Durée : 1H15. Dist. : Sinfonia. Sorti le 5 juillet 1989.

CHARLIE et GUIGNEBERT

TIR GROUPE



Steve Martin, hilarant dans LE PLUS ESCROC DES DEUX

MEN'S CLUB

Les Américains, dans la lignée du **Déclin de l'Empire Américain**, s'essaient à la psychanalyse de groupe. Le résultat est à peu près nul. Un groupe d'hommes, composé de vedettes ahuries de se retrouver là, raconte des histoires sexistes, en se lamentant sur la condition d'homme et en jetant des couteaux sur une porte de cuisine. Ils commencent alors à s'ennuyer, et partent en virée dans un bordel de luxe où ils redoublent de larmes, tandis que les pensionnaires dudit lieu vont jouer le jeu, allant même jusqu'au mariage... Faute d'intérêt pour des dialogues lourds, on plonge le regard dans les décolletés parfois assez abrupts de quelques unes de ces dames. Réalisateur d'un bon film fantastique (**L'Enfant du Diable**) et d'une parodie potable (**La Grande Zorro**), Peter Medak livre ses acteurs à eux mêmes et filme façon télé.

C.G

USA 1987 Réal.. Peter Medak Int Harvey Keitel, Roy Schreider. Frank Langella, Craig Wasson, Cindy Pickett, Jennifer Jason-Leigh . Dur.: 1H 50 Dist Pathé Europa Sortie prévue le 23 août 1989

LE GRAND DEFI

7 ans avant de sortir 1 semaine d'exclusivité. 3500 spectateurs. Et hop, plus rien. Voilà ce que nous aura laissé ce **Grand Défi**. Un vide économique, mais une bouffée d'émotion et d'intelligence. **Le Grand Défi**, c'est le film sémillant par excellence. Tout est y joie, bonheur, émotion. On respire aux rythmes de cette ville et au rythme du basket. Et pourtant, David Anspaugh, le maître d'oeuvre, ne se laisse pas emporter par le vivifiant de son sujet. Il émet, assez impitoyablement d'ailleurs, un jugement acerbe sur le provincialisme rieain des années 50. Mais ce qui surprend le plus, dans la construction du spectacle, c'est cette volonté de ne pas vieillir. Aussi **Le Grand Défi** empêche-t-il le temps d'avoir prise sur lui en adoptant le style des années Ford et Walsh. **Le Grand Défi** serait-il dès lors le film-constat de l'échec de l'Amérique des années 80 ?

G.B.

Best Shot USA 1987 Réal.. David Anspaugh Int.. Gene Hackman. Dennis Hooper, Barbara Hershey Sheb Wooley. Durée 1H55 Dist Fox. Sorti à Paris le 19 juillet 89

LE PLUS ESCROC DES DEUX

D'abord s'assurer qu'on a la mâchoire assez élastique pour supporter toute la durée du film. Ensuite, passer outre l'absence de mise en scène (est-elle de toute façon bien nécessaire ?). Enfin, se délecter des pitreries clownesques d'un Steve Martin dont on peut dire définitivement, qu'il est l'acteur le plus monstrueusement drôle du monde. Sur une trame, qui serait le versant comique d'**Engrenages**, Frank Oz laisse carte blanche aux comédiens. Steve Martin, avec ses numéros de cabotinage à rallonge, est époustouflant. Michael Caine, avec son flegme britannique, traverse courageusement la tornade Martin. Le duo se complète. On n'y résiste pas.

V.G.

Dirty Rotten Scoundrels USA 1988. Réal.. Frank Oz Int.. Steve Martin, Michael Caine, Glenne Headly. Anton Rodgers. Dist.: Fox Durée 1H50. Sorti à Paris le 5 juillet 89.

L'AMOUR A QUATRE TEMPS

Les mélodrames à caractère social, et cherchant ce que la vie peut poser comme problèmes divers dans un couple, entre un père et son fils, entre deux amis de longue date, ... sont neuf fois sur dix une mise à plat d'une réalité modelée à des fins cinématographiques. **L'Amour à Quatre Temps** ou les hauts et les bas de deux couples en crise, échappe aux conventions par une justesse de ton confondante. Robert Greenwald ne glorifie pas les qualités et n'excuse pas les défauts de ses personnages. En médiateur objectif, il bouleverse les lois du genre. Son regard simple et lumineux sur un être complexe, l'Homme, est l'un des plus bouleversants de l'année.

V.G

Sweethearts Dance 1988. USA Réal. Robert Greenwald Int Don Johnson. Jeff Daniels Susan Sarandon Elisabeth Perkins Dist Columbia Durée 1h40 Sorti à Paris le 26 juillet 89

JEAN MAURICE
(Nantes)

Je suis au regret de vous informer que le courrier des lecteurs est toujours aussi plat. A la lecture, on pense plutôt à Podium ou OK Magazine. J'ai l'impression qu'il est surtout question de Stallone. Rambo est nul et patati, et patata... Que les cons aillent voir leur Rambo et qu'ils nous foutent la paix. Ça leur passera, c'est l'âge ! Par contre je trouve regrettable que **Karaté Tiger** bénéficie d'une aussi mauvaise critique. D'accord, la version française n'arrange rien. Il faut savoir que la version originale est géniale (je l'ai achetée en Angleterre). C'est neuf dans le domaine du film d'action. Et surtout la version originale comporte plus de combats. Le montage français est nul en comparaison. Que l'on coupe des séquences hards, passe encore, mais là... Autant sucrer dans un film comique les meilleurs gags sous prétexte qu'ils font trop rire.

*Il existerait donc deux versions de **Karaté Tiger**. Nous n'avions pas eu le courage de vérifier, vu que les V.O. ne sont vraiment pas concurrentes en France. Ceci dit, le film n'a rien d'une merveille et c'est Van Damme qui lui donne tout son intérêt. Bizarre aussi que l'on trouve chez Madame Thatcher des films plus "durs". La censure est là-bas très active, même en vidéo. Idem chez nos voisins suisses, qui viennent d'interdire les cassettes violentes. Idem en RFA, où les contrevenants ont affaire à la police. Un de nos précieux collaborateurs (résidant en pays celtique) a même fait l'objet d'une demande de renseignements que les flics teutons ont adressé à la Police Judiciaire. Ce dernier barbu à lunettes déjà s'est touché, avait en effet soutenu un organisateur de festivals sur le sanglant et grinçant **Hand of Death** (Avoriaz 89). Il avait abandonné sa carte de visite. Renseignements pris, le fonctionnaire qui l'a interrogé est originaire du même bled en Bretagne. Le barbu myope a donc échappé de peu à la guillotine. Fin de la parenthèse.*

*Quant aux "cons" qui se déplacent pour Stallone, fous-leur la paix et trouve les mots justes. On fait partie des "cons" qui iront voir **Batman**, **Indiana Jones III**, **Permis de Tuer** et le prochain Van Damme **Dusted**.*

FLORENT NASSE
(Cergy)

Y'a des types qui écrivent juste pour sermonner d'autres lecteurs, voire même se foutre de leur gueule (my God !), style Wilfried Zzzzzz et Stéphanie Loorius. Mes sermons à moi seront dirigés contre **Impact** (suite).

Les deux derniers numéros m'ont vraiment fait rire. Cela va du on n'a rien à dire sur **Indiana Jones III** est pour ça qu'on vous en parle jusqu'à la cuvée Cannes 89 qui semble receler plus de 70 % de chefs d'oeuvre de la nullité. Cela ne vous empêche pas de vous en taper six pages. De toute évidence, vous manquez d'idées. Un jour un gros homme a dit "Quand on n'a rien à dire on n'a qu'à fermer sa gueule". **Impact** n'a rien à dire ? Mais que doit-on faire quand on n'a rien à dire ? Un portrait par exemple. Vous vous souvenez de cette rubrique de quatre pages sur une actrice ? Ça fait longtemps qu'on n'en a pas eu, avec de belles photos couvrant toute une page. Ça comble vite, dans tous les sens du terme. Je me permets d'attirer votre attention sur Michelle Pfeiffer, Sharon Stone, Kim Basinger... Et même si elle n'exerce plus son art, Ginger Lynn reste un beau sujet, non ?

Alors, au boulot les mecs. Pour l'instant je vous mets 13 sur 20. On verra la prochaine fois si vous faites mieux.

*On a toujours l'intention de faire mieux, surtout en ces temps de concurrence féroce et désordonnée. 6 pages sur Cannes nous paraissent justifiées dans la mesure où elles informent de la santé du cinéma de distraction. Et puis, un navet mérite tout de même quelques lignes, histoire de vous en préserver éventuellement. Quant aux portraits, pas de place. Et les revues vidéo publient inlassablement des comptes rendus de carrière. On peut venir dernier pour répéter les mêmes informations ... cela te dit. Des idées, on en a plein entre les oreilles, mais la place manque. 50 pages tous les deux mois. On raisonne, on répartit de façon draconienne. Difficile de faire l'unanimité. Pour **Indiana Jones III** on a simplement mis sur un papier préventif à titre de vous faire part de nos espoirs, de nos craintes. On n'a pas fermé notre gueule parce qu'on avait quelque chose à dire. Simple comme bonjour.*



Van Damme dans KICKBOXER.

STEPHANE KLEIN
(Breuschwickersheim)

Je tiens à vous féliciter pour **Impact**. Pas de blabla inutile, des articles passionnants, aucune allusion au festival de Cannes qui envahit les autres revues. Mais pourquoi ne peut-on pas s'y abonner ?

Pourquoi aussi ne pas espacer **Mad** et **Impact** de façon à n'avoir qu'une excellente revue par mois ?

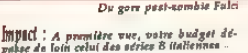
*Généralement **Mad** paraît vers le 5, 6, et **Impact** vers le 10/12 du mois suivant. Difficile d'alterner vraiment, surtout qu'il faut trouver de la matière première, attendre des photos et articles en provenance des Etats-Unis, prendre des contacts, relancer tout le monde, prospecter, et souffler un brin quand même. On ne s'abonne pas à **Impact** pour cause de travail supplémentaire indésirable. C'est bête comme chou.*

AL CAPONE

Entretien à propos de WITCH STORY

Brûlée vive en 1927, une sorcière vient hanter 60 ans plus tard la maisons de ses sévices... Une demi-douzaine de teen-agers en villégiature subit son courroux... Du fantastique à l'italienne qui n'est ni du Lamberto Bava ni du Lucio Fulci. Plus ambitieux Al (essandro) Capone préfère la dentelle à la grosse manufacture gore... Il s'explique.





Du gore post-zombie Fulci



Un prêtre sosie de Boris Karloff dans LES TROIS VISAGES DE LA PEUR

Impact : *A première vue, votre budget dépasse de loin celui des séries B italiennes...*

Alessandro Capone : C'est vrai, en Italie, les budgets sont en général plus petits, et plus mal utilisés, comme **Evil Clutch** de Andrea Marfori, que j'aime bien. Le moins que l'on puisse dire est qu'il s'agit d'un film "honnête", plus intéressant qu'un certain nombre de productions de Fulci ou Lenzi.

*I. Il pompe néanmoins **Evil Dead** de Sam Raimi.*

A.C. Oui, mais ce sont là les risques d'un petit budget. Pour en revenir à **Witch Story**, c'est la première production d'une société née en avril 88. Il y avait deux ou trois autres projets, dont un film de William Lustig, qui devait s'appeler **Top Survival**. En Italie, on filme beaucoup pour le marché étranger, bien que la plupart de ces oeuvres ne soient pas tournées sur place, comme celles de *Fulvia* ou *Flora Film*. Ces productions sont financées uniquement par les acheteurs étrangers, à travers un système d'avances sur recettes... Sur ce marché, et c'est ce qui m'intéresse, on peut encore traiter avec des individus, et non pas avec de grosses compagnies : ça vous laisse la possibilité de convaincre ou d'être convaincu... De notre côté, on voulait aussi un producteur italien, et on a contacté Claudio Bonivento, qui a accepté de participer, en prenant le risque d'écarter d'éventuelles participations de la télé, à laquelle on ne vendra que le produit fini...

I. L'une des choses remarquables est de l'avoir tourné en Panavision. Aviez vous peur que le film soit "scanné" lors d'un éventuel passage à la télé?

A.C. Ce n'est pas en Panavision mais en SuperPanavision, un procédé un peu identique au vieux système italien, qui s'appelait SuperTechniscope. En résumé, on utilise l'image entière, bien qu'au niveau de la caméra, il y ait deux formats : d'une part la dimension large du Panavision, et d'autre part une image en dessus et une en dessous ce qui semble agrandir nettement l'espace lors d'un passage à la télé. C'est absolument mieux que de subir le fameux rétrécissement de l'image sur les deux côtés pour cadrer au petit écran. Le hic est de se faire détester par tous les techniciens, qui ont dans ce cas-là les plus grandes difficultés à dénicher une place pour cacher leurs micros...

*I. Si je ne savais pas que vous êtes italien, je pourrais vraiment prendre **Witch Story** pour un film typiquement américain. Il comporte tant de références à Stephen King, à **Star Trek** ou à **Twilight Zone**, et de plus son ambiance générale et son humour sont tellement américains*

A.C. Je n'ai pourtant pas cherché à imiter les films américains, mais simplement à le réaliser là-bas. Entre parenthèses, nous savons tous parfaitement que les plus grands réalisateurs américains sont des étrangers! En fait, on a apporté le plus grand soin au casting, en faisant défiler près de 400 personnes à New York, et presque autant en Floride, avec un bout d'essai enregistré pour chacune. On a répété plus d'une semaine, pour que le tournage finisse par recréer un état d'esprit et que les acteurs se trouvent des affinités réciproques. Et puis, on n'a pas traduit tel quel le script italien, mais on a pris soin de demander à un re-writer américain de l'adapter complètement. Il s'agit de Jeff Moldovan, qui a réalisé là un véritable tour de force (alors qu'il venait juste de terminer son travail sur **Permis de Tuer**, le dernier James Bond), et qui a contribué à fournir un certain nombre d'idées intéressantes. C'est d'ailleurs l'une des principales qualités des américains, ils adorent ce métier et ils le font toujours avec un enthousiasme de gamin. Ce qui est vrai pour les acteurs comme pour tous les techniciens d'une équipe. Rien qu'en vous montrant leur curriculum vitae où on peut lire "je suis maître d'hôtel, j'ai écrit un essai philosophique, je joue la comédie ou de la clarinette, je sais monter à cheval ou je peux préparer le petit déjeuner d'une cinquantaine de personnes", on peut constater qu'ils sont fantastiques et qu'ils ne se prennent jamais trop au sérieux, et cela tout en se comportant comme de vrais professionnels. Ici (en Italie), tout le monde fait semblant de se croire indispensable, alors qu'aux States chacun fait le maximum pour que son job approche la perfection...

*I. **Witch Story** déborde de sang, et pourtant il n'y a pas, à proprement parler, de scènes de "boucherie" gore ?*

A.C.. Vous avez raison, je n'ai jamais voulu filmer comme ça. Ce que je préfère, ce sont les toutes premières séquences, qui s'assimilent plus à une comédie qu'à un simple film d'horreur, y compris dans le prologue quand la sorcière va être brulée. Et puis, quand on en arrive à la mort, tout bascule dans la folie: de la scène de l'eau, à celle de la fille qui se paie une tranche de franche rigolade après avoir fait des propositions à un garçon. J'ai constaté que de nombreux teenagers américains aiment cela, et même qu'ils y réagissent au quart de tour... Un film d'horreur est quelque chose de semblable à ce qu'ont été les James Bond. Vous vous doutez que Bond s'en sortira toujours vivant mais vous voudriez bien savoir comment. Dans **Vendredi 13**, vous savez bien que vous allez retrouver treize cadavres, mais comment cela va-t-il arriver et qui sera le meurtrier, Jason va-t-il ressusciter ou sera t-il remplacé par quelqu'un d'autre ? J'ai donc voulu jouer le jeu dans ce registre là et je n'ai jamais eu l'intention, surtout pas, de concocter une de ces horribles choses italiennes, du genre ténébreux, raseur, et totalement dépourvu d'humour...


Une des malheureuses victimes de la sorcière

I.. Je me suis laissé dire que vous aviez rencontré de gros problèmes sur le lieu de tournage les propriétaires ayant protesté contre votre film...

A.C.. C'en était même devenu totalement incroyable. On a tourné en un lieu où ne s'était réalisé qu'un seul et unique film, il y a plusieurs années de cela c'était le **Honky Tonky Freeway** de Schlesinger, et à cette occasion, on avait repeint tout le village en rose!! Dix ans plus tard, il étaient normal que les gens en aient gardé encore le traumatisme, et ils ont eu peur, évidemment, qu'on entretienne nous aussi des trucs de ce genre-là. En plus, on est arrivé pour commencer notre film juste au moment des élections locales, et on a dû leur soumettre notre scénario pour obtenir l'autorisation de tourner, ainsi que l'assistance de la police et le droit d'utiliser certaines rues pour les prises de vue. après cela, on a choisi la maison qui nous convenait, et construit notre plateau... Et le premier jour du tournage, sur le coup de minuit, on a reçu un appel du shérif, qui nous disait textuellement: "Si vous filmez quoi que ce soit dans cette ville, je vous arrête"

Ils nous ont fait toutes sortes de problèmes, parce qu'ils craignaient que cela soit trop violent ou qu'on ait pactisé avec le démon et ses créatures. Après, ils nous ont dit que rien que dans la région alentour vivaient et sévissaient au moins quinze mille vraies sorcières... En fait, ils se sont servis de nous pour se déchirer entre eux, et pour gagner leurs foutues élections. De toute façon, on a même été jusqu'au tribunal contre le conseil municipal et on a obtenu satisfaction. Arrivés à ce point là, on était devenu des vedettes et on a eu droit à une vingtaine de minutes sur les chaines TV, et aux actualités sur ABC, NBC et CBS. Un journaliste de *Variety* a été dépêché exprès de Los Angeles pour nous interviewer. Il y a eu des articles dans le *Washington Post*, le *Miami Herald* et le *Los Angeles Times*. On a même eu à se battre avec les gens qui étaient chargés de notre approvisionnement, qui ont arrêté leur travail parce qu'ils ne voulaient pas "nourrir le diable". Mais on afini par surmonter tout ça, et le film s'est fait comme je l'avais prévu.


La sorcière au bûcher

L. Est-il vrai que vous avez reçu de nombreuses offres de collaboration, pour réaliser d'autres films d'horreur aux USA ?

A.C. Oui, et j'en ai été réellement très heureux parce que ça prouve qu'ils ont appécié celui-ci. Mais j'aimerais plutôt essayer de poursuivre ma carrière dans des domaines complètement différents. la comédie, ou le mystère par exemple. J'aime que des réalisateurs soient tentés par des choses différentes. Regardez John Landis, que j'adore, ou même Robert Aldrich qui a tourné **Sodome et Gomorrhe** mais aussi **Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?** Cependant, l'horreur est bien l'une de mes premières amours: j'ai couru souvent chaque semaine jusqu'à un kiosque pour acheter *Tales From the Crypt*, soit *Eerie* ou *Creepy* ou encore *Famous Monsters of Filmland*. Et j'ai grandi en allant voir tous les grands classiques de la *Hammer*, pendant que mes parents travaillaient...

Mais qui sait? Mon prochain projet devrait s'appeler **Yellow Cab**, une comédie qui serait entièrement financée par les USA et qui coûteraient environ six millions de dollars. Alors que **Witch Story** a atteint difficilement un budget d'un million, qui n'a été rassemblé qu'à grand peine d'ailleurs...

I. Carlo Pedersoli, un des producteurs, est le fils de Bud Spencer. Il a un rôle dans le film, celui du jeune prêtre, mais il n'est pas crédité au générique

A.C.: Eh bien, il a toujours affirmé qu'il ne voulait pas devenir acteur, mais il aime bien faire des apparitions dans tout ce qu'il produit. Il est indiqué en fin de générique, toutefois, avec un nom anglais bidon. Que voulez-vous, il est heureux comme ça!


Propos recueillis par
Alberto FARINA

Le Carton du Mois

IRON ANGELS





C'est encore un polar made in Hong-Kong comme on les aime, c'est à dire saignant. Moins stylisé que **Syndicat du Crime**, **Iron Angels** s'attaque aux trafiquants de drogue. L'aventure débute par l'attaque des champs de pavot du Triangle d'Or et file ensuite à Hong-Kong. Visiblement, la réalisatrice, Teresa Woo, tient à faire aussi musclé que ses collègues hommes. La méchante est une mante religieuse qui mutile et tue ses victimes avec imagination. Un flic est embroché par deux motards armés de sabres, la vilaine lèche les plaies de son prisonnier... Evidemment, les cascades dépassent de loin la routine de cinéma américain, les combats tant à mains nues qu'avec des armes font dans la démesure.
Explosif. Le supercommando mobilisé pour éliminer les trafiquants ne tient pas trop compte des lois. Tant mieux. Le point culminant est atteint lors de l'attaque d'un camion blindé. Celui-ci est simplement enseveli sous des tonnes de ciment frais avec à l'intérieur un flic plutôt résistant. Malheureusement desservi par le *pan and scan*, **Iron Angels** se clôt dans la barbarie et les coups de pistolet en pleine poire. Un must inédit en salles.

Hong-Kong 1987 Réal. Teresa Woo Int. Hideki Saijo, Mona Lee, Alex Fu Eliane Lui... Dist. GCR

FREEDOM FORCE

Un groupe de huit mercenaires est recruté par un petit pays d'Afrique centrale afin de mater une révolte de quelques tribus indigènes. Le commando se met à l'oeuvre avec le professionnalisme souhaité mais découvre que son action est un prélude à d'autres événements plus dramatiques visant à renverser le gouvernement en place. Produit par la *Cannon* et correctement réalisé, ce film d'aventures guerrières est conforme à ce que l'on peut attendre des films du genre : un maximum d'action, des bons et des mauvais sentiments, des explosions spectaculaires, de la violence, des personnages pittoresques, des attaques musclées... et toutes ces sortes de choses.

Freedom Fighters 1987 Réal. Riki Shelach Int. James Mitchum Ron O'Neal. Peter Fonda Red Brown Dist Vestron



L'OEIL DU PYTHON

Ce téléfilm est une sorte de **Mission impossible** hard, débarrassé des tics folkloriques et filmé très nerveusement. Le CAT est un commando anti-terroriste chargé de missions exceptionnelles qu'il mène sans être couvert par le gouvernement. Cette fois, les agents sont sur la piste d'un trafic de plutonium qui débouchera sur un complot d'extrême droite en Afrique du Sud. Avec une volonté de s'inspirer de l'actualité, un traitement rude et violent et des héros avec de véritables personnalités, pas forcément sympathiques, **L'Oeil du Python** surprend agréablement hors de la routine télévisuelle.

CAT USA 1987 Réal. William Friedkin. Mus.. Ennio Morricone Int. Steve James, Joe Cortese Deborah Van Valkenburgh Dist.. GCR



DEMENTE

Traumatisée par son viol par quatre hommes, une jeune femme a du mal à se réadapter à la vie. Son mari la trompe allègrement et envisage de la quitter. Les individus portant des masques qui tentent de pénétrer chez elle lorsqu'elle est seule sont-ils sortis de son imagination ? ... Grave question à laquelle elle répondra à l'aide d'un fusil et de quelques objets tranchants. Médiocre thriller, **Démente** souffre de longueurs rendues accablantes par une mise en scène relâchée et d'un manque d'inspiration flagrant. L'acteur principal est le sosie de l'acteur de films pornos Harry Reems; à moins qu'un pseudo...

Demented 1980. Réal. Arthur Jeffreys Scén. Alex Rebar. Int Sallee Elyse, Bruce Gilchrist Dist Delta

MEURTRE A ATLANTIC CITY

Ayant accepté un job d'hôtesse à Atlantic City, en dépit d'un ami flic, une jeune femme meure défenestrée. Le policier mène l'enquête et est surveillé par un truand qui veut lui faire la peau pour s'être retrouvé, par sa faute, derrière les barreaux. Tout cela est noyé dans une série d'évènements qui compliquent inutilement le déroulement de l'action. Mal réalisé, poussif y compris dans les scènes de bagarres, ce téléfilm est interprété par le fade héros de la série TV **La Loi de Los Angeles**.

Glitz. 1988. Réal. Sandor Stern. Int Jimmy Smits, Markie Post, John Diehl, Ken Foree Dist Warner Home Video

DANGEREUSE RENCONTRE

La compagnie Concorde, qui a produit ce film, a l'habitude de s'inspirer de gros succès commerciaux pour concocter des séries B astucieuses à défaut d'être originales. Dès lors, lorsque le texte de la jaquette annonce qu'il s'agit d'un auto-stoppeur pris par une jeune femme qui passe la nuit avec lui et qui ne parvient plus à s'en débarrasser, le souvenir d'Hitcher s'impose. Pas longtemps, car le scénario bifurque vers le milieu et la nouvelle direction prise est inattendue, faisant rebondir l'intérêt. Après **Backfire**, le scénariste Larry Brand fait à nouveau preuve d'inventivité et d'un sens aiguisé du suspense.

The Drifter 1988 Réal. Larry Brand Prod. Roger Corman Int. Kim Delaney, Al Shannon, Miles O'Keeffe. Dist. MGM/UA.



Sly, le "New York Cow Boy" !

HIT LIST

On connaît le goût de W. Lustig (**Maniac, Vigilante, Maniac Cop**) pour les polars speedés; celui-ci, bien que d'un budget réduit, est une réussite mineure dans le genre. Un tueur est sous contrat avec la Mafia afin de supprimer un témoin gênant pour un des gros pontes. Une erreur de numérotation (le même gag que dans **La Grande Vadrouille** !) le fait s'attaquer à une famille voisine dont il enlève le garçon. Le père se lance à la poursuite du ravisseur, animé de méchantes intentions. Parmi la distribution sympathique, on retiendra surtout l'étonnant Lance Henriksen qui compose un tueur schizophrène à la double vie. Le héros est J.M. Vincent dont, étrangement, le physique sans âge semble rajeunir ou vieillir selon les plans.

1988. Réal. : William Lustig. Int. : Jan Michael Vincent, Rip Torn, Lance Henriksen, Charles Napier. Dist. : Warner Home Video.

AU-DESSUS DE LA LOI

Ce petit polar rythmé se suit sans ennui en dépit d'une série d'invraisemblances assez énormes. Un tandem de flics hors normes (ça fonctionne toujours ce truc-là) chasse les trafiquants de drogue sans se douter qu'ils ont des complices au plus haut niveau des autorités policières. Avec des méthodes bien à eux, comme suspendre par les pieds dans le vide en haut d'un building un suspect réticent, ou faire une descente pour menacer chez lui un caïd de la came ; nos super-flics mènent le film tambour battant avec ce qu'il faut de petits détails vécus pour nous les rendre sympathiques. Mais quand même, retrouver une femme, victime d'une voiture bourrée d'explosifs, à l'hôpital avec juste un oeil au beurre noir !

Number One with a Bullett. USA. 1986. Réal.: Jack Smight. Int.: Billy Dee Williams, Robert Carradine... Dist.: Delta Vidéo.

NEW YORK COW BOY

Craignant que l'entreprise de démolition de son image à laquelle se livre Stallone ne soit pas du goût de ses fans purs et durs, aucun distributeur ne s'est risqué à sortir ce film en salles. D'autre part, le sujet tournant autour de la musique country est typiquement américain. Ayant parié avec son imprésario qu'elle pourrait faire chanter n'importe qui, Dolly Parton se voit confier un chauffeur de taxi d'origine italienne un peu givré (Stallone) à qui il va falloir qu'elle apprenne le b-a-ba de la culture country. Le choc de deux mondes et de deux monstres sacrés provoquent une série de situations très drôles. Il faut avoir vu Stallone massacrer *"Tutti Frutti"* à l'orgue (et en version originale) sans se rendre compte qu'un enterrement se déroule dans son dos, ou encore, tenter d'introduire la musique punk à un parterre de cow-boys effrondrés et d'animaux hurlant à la mort.
S'affublant de costumes ridicules, chantant faux, s'essayant à la paillardise... ce Stallone-là, vous n'êtes pas prêts de l'oublier.

Rhinestone. USA. 1986. Réal.: Bob Clark. Int.: Sylvester Stallone, Dolly Parton, Tim Thomerson... Dist.: CBS Fox.



Cindy Lauper et Jeff Goldblum dans ENQUETE EN TETE.

LA PROCHAINE VICTIME

Quatre couples de teenagers en rut dans le super-marché du coin sont traqués par un tueur. Point. Qui a dit qu'écrire un scénario était une chose difficile ? Le cadre du centre commercial, trop exploité récemment (**Shopping, Dangerous Games, Intruder, Trapped**...), est devenu banal et ne réserve plus de surprises. Maladroitement, le scénario oriente les soupçons vers le gardien, qui est en train de regarder la télé lorsque les meurtres débutent ! La course poursuite dans l'obscurité devient rapidement fastidieuse et les séquences sanglantes sont réduites au minimum pour ce type de produit. Ne soyez pas la prochaine victime du navet maléfique...

Hide and Go Shriek. USA. 1987. Réal: Skip Schoolnik. Int.: Brittain Frye, Donna Baltron... Dist.: GCR

L'EXECUTION

Tenant du psycho-killer classique, **L'Exécution** présente de braves adolescents persécutés, une nuit de boum, par deux tueurs échappés de l'asile. Le réalisateur met le paquet. Les maniaques en cavale liquident tous les innocents de passage, s'engueulent avant de se consacrer à quelques teen-agers lourdement typés. Le gros farceur, le beau gosse qui en a plein la tête, la garce, le vicelard et la fille à problèmes. Plutôt sanglant, le film suscite un intérêt très relatif vu l'originalité de son scénario. Routinier, **L'Exécution** est suffisamment bien bricolé pour qu'on tienne jusqu'au bout. Dans le genre, ce n'est déjà pas si mal.

Night Screams. USA. 1987. Réal.: Allen Plane. Int.: Joe Manno, Megan Wyse, Ron Thomas... Dist.: CBS Fox.

ENQUETE EN TETE

Vaguement prévu à l'exploitation au début de l'année suite au Festival du Film Rock de Val D'Isère où il fut présenté, **Enquête en Tête** n'est jamais sorti en salles en France. Logique. Pour un coût de 18 millions de dollars, le film en a rapporté deux aux USA. Deux pantins doués de pouvoirs paranormaux et un escroc partent dans les Andes chercher une pierre magique. Leur aventure dure, dure, s'étire, s'épuise, s'endort même. Réalisé n'importe comment sur un scénario mal tricoté, **Enquête en Tête** fait un peu de tourisme, donne libre cours au cabotinage de Peter Falk, aux airs ahuris de Jeff Goldblum et renouvelle autant que possible la garde-robe d'une Cindy Lauper excentrique et bouffie. Quelques mauvais effets spéciaux de Richard Edlund enterrent définitivement un spectacle probablement dû aux magouilles qui secouent les studios hollywoodiens.

Vibes. USA. 1988. Réal.: Ken Kwapis. Int.: Cindy Lauper, Jeff Goldblum, Peter Falk, Julian Sands... Dist.: GCR

Marcel BUREL



GODMOTHER I ET II

(Metal X International)

En français, "**La Marraine**", celle qui vous dorlote entre ses seins doux au moindre chagrin d'amour (ça fait long comme tradur, mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est littéralement ce que signifie Godmother (à moins que cela ne soit "vibro-maman", ou mieux : "vibroma-mère"). Le film se découpe en 2 K7 tout aussi passionnantes l'une que l'autre, ça n'est pas Russ Meyer qui me contredira, et tout aussi pleines l'une que l'autre. **Godmother I et II** met le sexe sur un problème épineux, celui des mélanges interraciaux. Le langage qui nous concerne tous est-il un langage universel ? Tapez 36-15 La 5, et donnez votre réponse. Les résultats en seront anal..ysés par Jean-Claude Bourre et bourre et ratatam.



KASCHA ET SES AMIS

(Vidéo Marc Dorcel)

Le hardeur Ron Jeremy (dont la taille de l'organe est proverbiale) passe derrière la caméra. En connaisseur avisé, il réunit l'aristocratie du porno californien. A commencer par Kascha, fausse blonde qui ne baise qu'avec son mari, le français baraqué François Papillon. Et comme le Papillon en question est un chaud lapin, sa dame ne s'ennuie pas. Encore au générique de ce X de qualité : Samathan Strong, du genre blonde pulpeuse qui sait faire un usage adéquat de ses doudounes. Lauryl Canyon se livre à toutes les cochonneries que l'on attend d'elle. Toutes les combinaisons amoureuses sont présentes à l'appel : femmes entre elles, deux femmes et un mec heureux, et... un homme et une femme dans un lit ! Eh oui, ça arrive encore. Du hard classieux pour les 7 à 77 ans.

L'HISTOIRE DE NICOLE STANTON (N° 2, the Top)

(Vidéo Marc Dorcel)

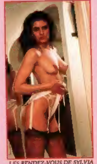
Ou quand deux maîtres du X yankee allient leurs forces, pour cette production nettement plus ambitieuse que la moyenne. Alex de Rency et Henry Pachard. C'est presque le retour de la grande aventure. Mais la baise a quand même la vedette du film. Les deux réalisateurs se répartissent les acteurs, et tournent à gogo des séquences assez affriolantes. La finition est soignée et les érotomanes apprécieront les dessous de ces dames, et quelques positions complexes, à vous en démettre une vertèbre. Que ce soit Randy West et Eva Allen pour les femmes, ou Peter North et John Leslie pour les hommes, les meilleurs hardeurs de la côte Ouest sont de la partie. C'est un signe qui ne trompe pas.

LES RENDEZ-VOUS DE SYLVIA

(Vidéo Marc Dorcel)

Le prolifique Michel Ricaud, vétéran du X hexagonal, connaît son métier comme personne. Il le démontre dans des décors toujours originaux, avec des interprètes mettant du cœur à l'ouvrage. Ricaud montre à peu près tout ce qu'on peut montrer : deux femmes dans une baignoire, deux femmes au lit, un monsieur enfourchant une dame tandis qu'une deuxième prodigue les soins additionnels... Les anatomies présentées vont de la petite blonde sans poitrine à la grande brune, par contre très généreusement dotée (genre Russ Meyer). Tout y est, y compris un zeste de cuir et de fétichisme. L'histoire (jalousie, suspicion) tourne autour des sciences occultes qui servent à jeter des sorts torrides. Du X français d'une bonne cuvée.

Jérémy SATROEFOYE
et Jess HUINAZE


LES RENDEZ-VOUS DE SYLVIA



HELLO MOLLY !

(Vidéo Marc Dorcel)

John T. Bone (un pseudo rigolard ?) révèle une certaine Molly O'Brien, du genre petite fille bien vicelarde qui, visiblement, tient à prendre la place laissée vacante par Traci Lords. Elle en a les capacités. Bien ficelé, **Hello Molly** caresse le spectateur dans le sens du poil. Le réalisateur privilégie les séances de saphisme très sensuelles. Les nanas se font même plaisir toutes seules. Témoin ces deux femmes se touchant sans retenue dans un cinéma. Prises par derrière plutôt énergiques, position du missionnaire... **Hello Molly** ne trahit pas les règles du genre.

NEWS

Une nouvelle série de K7 pénètre en ce moment même le marché du X, bousculant tous les tabous et imposant au genre sa force irrespectueuse. Nous vous parlions il y a deux numéros de la double vie de notre rédac'chef et de son attirance naturelle pour le hard crade. Eh bien, celle-ci se concrétise une fois de plus. Pour notre plus grande joie, Tarcec Moulle vient d'inaugurer (en pro qu'il est) la collection *Bizzar*. Au programme, **Sandwich (Doubles Pénétrations)**, où il se livre à d'étonnantes percées; **Sandwich** est à ce jour la meilleure vente. **Madame P** (vraiment spécial) traite du sado-masochisme et du meilleur emploi d'un martinet et d'un fouet... **Queens of Anal (Les Reines de la Sodomie)** se passe de commentaires. Enfin, **Blacks and Big Boobs** conclut avec brio le premier volet de cette série. Quatre autres titres, au prix unitaire de 199 F. à la vente, devront nous parvenir sous peu, nous a juré Cram Loummec : **Fat Chicks** (pour ceux qui préfèrent les grosses), **Lesbich** (une traduction allemande de **Lesbiennes Libanaises**), **Hard Worker** (deux filles dans un garage), et **Eruptions** (documentaire filmé avec une micro-caméra, sur des volcans en fusion).

First International Production propose à la vente un pack de 17 K7 de hard français, avec des titres aussi célèbres que **Mouilleuses Précoces**, **Salopes et Perverses**, **L'Impudique Toullec**, **Couples en Chaleur**, et **Les Demoiselles du Pensionnat**. Prix à l'unité : 99 F.




HAUTE SÉCURITÉ